

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ORGANE DES INSTITUTEURS CATHOLIQUES DE LA PROVINCE DE QUEBEC

PARAISANT TOUS LES MOIS

VOL. XI

MONTREAL, AOUT 1892

No 4

SOMMAIRE.

ACTES ET DOCUMENTS OFFICIELS: Erection de municipalités scolaires — Nominations diverses, etc. — PÉDAGOGIE ET ENSEIGNEMENT: Facultés d'élaboration, *L'Attention* — Dictée d'orthographe usuelle — Phrases à corriger. — LECTURE POUR TOUS: Association d'Education de la Puissance — La rentrée des élèves — Le centenaire de Colomb — Le centenaire de l'Amérique, *Amérique Vespuce* — Population canadienne-française aux Etats-Unis — Variétés. — CONDITIONS D'ABONNEMENT AU JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE. — ANNONCES.

Actes et Documents officiels

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, en date du 6 août (1892), de nommer M. Alfred Poitras, commissaire d'écoles pour la municipalité de la Rivière au Canard, comté de Gaspé, en remplacement de M. Thomas Therrien. — *Gazette officielle*, 13 août courant.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, en date du 25 juillet dernier (1892), de nommer les MM. suivants pour être commissaires d'écoles dans la nouvelle municipalité de Saint-Mathieu (de Caxton), comté de Saint-Maurice, savoir:

Alphonse Lavergne, Xavier Lessard, Daniel Gélinas, Joseph Demers et Daniel Lépine. — *Gazette officielle*, 13 août courant.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Avis d'érection de municipalités scolaires.

Eriger en municipalité scolaire sous le nom de Saint-Michel d'Yamaska No 8, "un territoire ne faisant partie d'aucune municipalité scolaire, et comprenant tous les lots du cadastre officiel de la paroisse de Saint-Michel d'Yamaska, à partir du No 359 jusqu'au No 541, ces deux numéros étant inclus, et y compris le lot No 389.

La dite érection ne devant prendre effet que le premier de juillet prochain (1893). — *Gazette officielle*, 27 août courant.

Pédagogie et Enseignement.

FACULTÉ D'ÉLABORATION.

L'ATTENTION.

Nous avons acquis, par les sens et par la conscience psychologique, les éléments de nos idées; nous les avons conservés et restaurés grâce aux fonctions de conservation. Mais ces facultés ne font pas *penser* au sens fort du mot. Elles nous donnent des représentations complexes et individuelles, des sensations et des images; elles ne nous permettent pas d'arriver jusqu'à l'idée.

Penser, en effet, c'est être capable de transformer les images en idées, les représentations concrètes et individuelles en notions générales et abstraites, c'est être capable d'apercevoir les qualités et les rapports, de comparer et de classer. Nous y arrivons par l'*abstraction*, la *comparaison* et la *généralisation*. Tout d'abord l'esprit, se dégageant de la contemplation des objets mêmes, de la sensation, s'élève à l'idée de qualité qui est une notion générale et abstraite, la même qualité pouvant s'appliquer à bien des objets différents. Plusieurs corps possèdent la blancheur, par exemple: des actions fort diverses peuvent être qualifiées de bonnes. C'est ce qui nous permet d'établir un classement méthodique fondé sur les véritables propriétés des objets. Pour y arriver, l'esprit observe, compare, aperçoit les rapports, saisit les ressemblances et les différences; il abs-

trait, il considère isolément les qualités d'un corps, et sépare, par suite, ce qui dans la réalité ne saurait être séparé. Le poids, la couleur, la forme, sont des idées abstraites. Enfin l'esprit affirme les rapports qui existent entre les objets de la pensée ; il *juge*, et cette affirmation se traduit par le mot *est*. Quand le jugement est exprimé, il forme une proposition qui est essentiellement composée de deux termes dont l'un est le sujet et l'autre l'attribut, reliés par le mot *être*. L'esprit n'est pas seulement capable de voir les rapports qui unissent les idées ; il saisit également ceux qui existent entre les jugements, et il les marque par un enchaînement rigoureux qui porte le nom de *raisonnement*.

Concevoir les idées, les rapprocher sous forme de jugements, rattacher étroitement les jugements entre eux, voilà le travail propre de l'esprit. Les fonctions qui nous permettent de l'effectuer portent le nom de *fonctions d'élaboration*, du mot *labour*, travail.

Une des premières conditions pour que ce travail s'opère, c'est que l'esprit soit attentif. Nous percevons sans effort les objets extérieurs et les faits qui se passent en nous. Il n'en va pas de même lorsqu'il s'agit non plus seulement de les percevoir, mais de les comparer, d'y appliquer notre attention.

L'attention, comme son nom l'indique, est le pouvoir de tendre notre esprit vers un but déterminé, de le fixer sur un objet afin de le mieux connaître. Cette définition s'applique surtout à l'attention volontaire, car il est des cas où, sans le vouloir, même malgré nous, notre esprit est fortement attiré vers un objet. C'est l'attention spontanée, naturelle, l'attention de l'enfant. L'autre est le produit de l'éducation ; elle est plus artificielle, mais elle trouve son point d'appui dans la première. Si nous nous ne subissions jamais l'attrait des choses, si notre esprit restait indifférent devant tous les spectacles, notre volonté aurait beau s'exercer, nous n'arriverions jamais à nous fixer ; notre pensée, fugitive et vague, n'atteindrait jamais un sujet. Mais, dirait-on, l'enfant que tout amuse, que tout intéresse, qui ouvre sur le monde exté-

rieur des yeux pleins d'étonnement, est fort peu capable d'une attention soutenue, sérieuse et durable. L'attention spontanée, très vive chez lui, paraît être une distraction continuelle. C'est fort juste ; mais ne voit-on pas que toute distraction est un acte d'attention ? Nous ne sommes distraits que parce que nous nous occupons trop fortement d'un objet étranger à ce qui devrait nous occuper. La distraction n'est donc qu'une attention intempestive, qu'il suffit, par un effort de volonté, de ramener dans le droit chemin et de diriger vers un but déterminé. Il y a bien une autre sorte de distraction, qui est celle du savant, de l'homme occupé par une pensée unique qui le détourne de tout ce qui n'est pas elle : celle de ce minéralogiste qui, traversant un pont, ramasse et examine avec soin un caillou qui lui paraît intéressant ; après avoir constaté qu'il n'a aucune valeur, voulant s'en débarrasser, il le dépose délicatement dans sa poche, et jette dans le fleuve sa montre qu'il venait de consulter ; celle de l'homme peureux, uniquement occupé du danger qu'il peut courir, et indifférent à tout le reste ; celle du joueur qui ne voit rien de ce qui se passe autour de lui, tant il est renfermé dans sa passion. La Bruyère nous donne de bien piquants exemples de cette sorte de distraction, dans les portraits qu'il trace de l'amateur de tulipes et de l'amateur d'oiseaux.

Ce qui précède suffit à nous faire comprendre que ce sont là des phénomènes d'attention exclusive. L'esprit, occupé d'un seul objet, est incapable de s'intéresser à aucun autre ; la distraction, ici, n'est que relative : c'est une préoccupation absorbante et unique. Ce n'est pas la distraction de l'enfant, qui est incapable de se fixer, et qui est sollicité par tout ce qui l'entoure. C'est une attention qui a pour cause soit un intérêt marqué pour un objet ou un genre d'étude, soit une passion qui occupe l'intelligence tout entière.

L'attention rend à l'esprit les plus grands services. C'est elle seule qui nous permet de comprendre, de pénétrer jusqu'à la nature des choses. Elle nous en donne une connaissance exacte et précise

au lieu des notions vagues et incomplètes que nous acquérons par un examen superficiel. Seule, elle rend possibles l'observation et la réflexion. L'observation, en effet, n'est autre chose que l'attention tournée vers un monde extérieur, pour l'étudier et le saisir dans ses diverses parties et dans son ensemble. La réflexion, c'est l'attention de l'esprit qui se replie sur lui même pour se mieux connaître, et pour étudier tous nos états intérieurs. Or, il est impossible d'acquérir la moindre connaissance et de faire le plus petit progrès dans la science et dans la moralité si l'on n'est capable d'observer et de réfléchir. Le pouvoir d'être attentif est un des éléments du bon sens et du jugement. C'est lui, en effet, qui constitue en grande partie les esprits sérieux, pondérés, qui prévoient les conséquences de leurs actes, et ne livrent rien au hasard. Les esprits avisés lui doivent en partie leur qualité distinctive. Il les amène à ne rien négliger dans la vie, et à tirer parti des plus petites circonstances. Il permet au savant de comprendre les phénomènes, et de découvrir les lois. Certes, il ne suffit pas à constituer la science, et Newton aurait pu penser toujours à l'attraction que les corps exercent toujours les uns sur les autres, sans découvrir pour cela la gravitation universelle. Il lui fallait du génie!

Il est aisé, dès lors, de comprendre combien la culture de l'attention est chose nécessaire. Il y faut souvent un grand effort de volonté et une rare possession de soi-même. Les femmes, dit-on, sont peu capables de se fixer longtemps sur le même sujet, et l'on a raison. Leur vacuité naturelle, leur intuition rapide, les amènent fréquemment à s'abuser elles-mêmes. Elles ont une vue prompte des choses, cela leur suffit; elles ne s'aperçoivent pas que cette vue est incomplète; qu'elles n'ont fait qu'entrevoir la vérité sans l'êtreindre véritablement. Comme elles voient bien en général, elles croient inutile de regarder, et c'est ainsi que leurs connaissances sont peu approfondies, et leur pensée souvent flottante. Sont-elles néanmoins incapables d'attention? Non, certes! Il suffit, pour n'en pas

douter, de voir l'effort que fait la femme la plus superficielle pour saisir les détails d'une toilette qui lui plaît, et qu'elle veut reproduire. Toutes ses facultés convergent vers ce point, et rien ne la peut distraire de sa contemplation. Utilisez cette force, dirigez-la vers les objets sérieux, et vous obtiendrez l'observation patiente, longue, et la réflexion féconde. Surtout, ne lui épargnez pas l'effort, la recherche. De nos jours, on a une tendance trop marquée à rendre l'instruction attrayante; on voudrait mettre la science en pilules, et la faire absorber: on s'imagine ainsi développer le goût de l'enfant pour l'étude. C'est une erreur. Pour nous en convaincre, il suffit de pénétrer dans une école où de tout petits enfants se trouvent réunis. Vous voulez, par exemple, leur faire découvrir une vérité morale: racontez-leur une de ces histoires insignifiantes qui abondent dans certains livres; mettez-les sur la voie; commencez même, pour mieux les aider, la réponse qu'il doivent vous faire. Pendant ce temps, examinez leur physionomie: ils regardent voler les mouches, et vous suivent nonchalamment, et sans plaisir; il ne s'amuse pas plus qu'ils ne travaillent. Au contraire, donnez-leur un problème à leur portée; posez-leur une question qu'ils peuvent résoudre, mais qui leur demande un effort d'attention; ils s'animent, leurs yeux pétillent, tous veulent répondre; ils s'amuse autant qu'ils travaillent. C'est là une indication précieuse: rendons le travail attrayant par la clarté de notre exposition, l'animation de notre langage, la variété des exercices que nous imposons à l'enfant; mais ne nous substituons pas à lui. Souvenons-nous que l'effort seul peut former des intelligences nettes et des caractères fermes.

M. PARINGAUX.

DICTÉE D'ORTHOGRAPHE USUELLE.

LES LYCOSES.

Les lycoses se reconnaissent à leur *cephalothorax* en pointe; les quatre premiers yeux forment, par conséquent, une

ligne plus ou moins courbée. *Ce sont ces araignées vagabondes que nous voyons apparaître en foule au printemps, couvrant dans les bois, les jardins et les terres labourées qui paraissent à cette saison comme recouverts d'un immense filet de soie.* Elles sont taillées pour la course et poursuivent leur proie sans faire usage de *fil*. Il est impossible de les étudier en captivité : l'immobilité, le manque d'espace les tuent en quelques heures. La ponte même n'amène aucun changement dans ces habitudes vagabondes ; une fois les œufs renfermés dans le cocon, elles le portent partout avec elles, chassant avec rapidité, malgré la grosseur et le poids de ce fardeau.

Lorsque les jeunes sont éclos, ils courent en suivant leur mère. Au moindre signal d'alarme, ces petits êtres, au nombre de quarante à soixante, lui grimpent sur le dos, se mêlant, se cramponnant les uns aux autres, et la vaillante mère ne cesse de courir avec la même agilité. En cet état, grossie, déformée par ce singulier fardeau, elle paraît horrible ; mais l'horreur disparaît vite pour ne laisser place qu'à l'admiration pour tant de dévouement et qu'à la pitié pour un si pénible labeur. Et quelle bravoure ! Ainsi chargée, elle se défend jusqu'à la mort ; j'en ai vu de mutilées, ayant perdu plusieurs de leurs pattes, ramasser sur elles ce qui restait d'infects et fuir en se traînant mourantes mais menaçantes encore.

L. B.

EXPLICATIONS.

Afin de rendre cette dictée intuitive, on se procurera d'abord l'animal dont elle traite, on s'en servira pour donner aux enfants une leçon sur les arachnides. Après avoir lu bien lentement la dictée précédente, on demandera aux élèves en combien de parties ils peuvent la diviser.—Elle peut se diviser en trois parties : 1o. caractères extérieurs des lycoses (1re phrase) ; 2o. leurs habitudes vagabondes (le reste du 1er alinéa) ; 3o. l'amour de la mère pour ses petits (2e alinéa).—On leur fera connaître le sens des mots qu'ils pourraient ne pas comprendre, on leur indiquera avec soin l'orthographe usuelle des mots où ils pourraient faire

une faute, puis on dictera. Les élèves ayant bien relu leur travail, on procède à la correction ; pour cela, plusieurs marches peuvent être suivies. La plus efficace, à notre avis, est celle-ci : l'instituteur prend les dictées, souligne les fautes qu'il rencontre et en tient note ; avec des élèves assez avancés, il se contente d'indiquer le nombre de fautes en bas de la dictée : les cahiers sont remis aux élèves, les fautes sont signalées et corrigées avec explications ; il est bien entendu que tout d'abord l'instituteur signale le mot qui n'est pas écrit correctement ; les élèves qui ont ce mot souligné tâchent de le corriger eux-mêmes. Cette méthode présente cet avantage incontestable que les élèves, sachant que leur travail va passer sous les yeux du maître, y apportent beaucoup plus de soin et d'attention, deux choses essentielles pour apprendre la langue. On me dira peut-être que c'est encore un travail de plus pour le malheureux instituteur déjà trop surchargé ; c'est un peu vrai : mais cela est si vite fait quand on y est habitué. Ceux qui trouveront qu'ils ne peuvent s'imposer ce surcroît de travail adopteront une autre méthode : on fait changer les cahiers, et les élèves soulignent les fautes qu'ils rencontrent dans le cahier de leur voisin ; si les élèves sont plus avancés, ils se contentent d'indiquer le nombre de fautes vis-à-vis de chaque ligne ou au bas de la dictée. Il importe de faire la chose de façon qu'un élève ne donne pas son cahier à celui qui lui passe le sien. Avec les élèves du cours supérieur, on peut, après avoir changé les cahiers, les faire remettre dans les pupitres ; on explique la dictée écrite au tableau mobile, et les dictées sont ensuite corrigées de mémoire : il va sans dire qu'ici un contrôle est nécessaire pour s'assurer que la correction a été bien faite. Nous croyons que l'instituteur fera bien de suivre tantôt une marche tantôt l'autre, afin de jeter un peu de variété dans cet enseignement, mais que l'élève ne sache jamais d'avance la méthode qui va être employée. Nous n'admettons pas l'épellation de toute la dictée : c'est une perte de temps et une source d'ennui.

Après la correction, les élèves sont chargés de reproduire par écrit les principales explications données, de faire un travail analogue au suivant :

Division.—Voir plus haut.

Idées.—1o. Caractères : a) céphalothorax en pointe ; b) les quatre premiers yeux forment une ligne courbe.—2o. Habitudes vagabondes : a) elles courent dans les bois, les jardins et les terres labourées ; b) elles poursuivent leur proie sans faire usage de fils ; c) l'immobilité, le manque d'espace les tuent en quelques instants ; d) une fois les œufs renfermés dans le cocon, elles le portent partout avec elles, chassant avec rapidité.—3o. Amour de la mère pour ses petits : a) au moindre signal d'alarme, ils lui grimpent sur le dos, et la vaillante mère ne cesse de courir avec la même agilité ; b) ainsi chargée, elle se défend jusqu'à la mort.

Observations particulières. 1. *Céphalothorax.* Formé de kephalê, tête et de thorax, poitrine. Le corps des araignées se compose de deux parties réunies par un filet rond et court : la partie antérieure, appelée céphalothorax, est formée par la fusion de la tête et du thorax ; elle porte les yeux, les pattes et les organes de la bouche ; la partie postérieure, nommée abdomen, porte les filières.—Autres dérivés et composés de kephalê et de thorax : céphalalgie, acéphale, bucéphale, encéphale, hydrocéphale ;—thoracique.

2. *Ce sont.*—Le verbe être accompagné de ce se met à la troisième personne du pluriel, lorsqu'il est suivi immédiatement d'une troisième personne de ce nombre employée comme attribut.

3. *En foule.*—On doit employer le singulier, parce qu'on dirait : " Nous voyons apparaître au printemps une foule d'araignées vagabondes."

4. *Courant.*—Participe présent, parce qu'il exprime une action des araignées.

5. *Paraissent.*—Synonymes : paraître, sembler. Paraître signifie se montrer ; il exprime l'impression que produit un objet en se montrant à nous : sembler suppose de notre part un examen préalable : à premier vue, ce chien me paraiss-

sait plus grand que le vôtre ; mais maintenant, il me semble plus petit.

6. *Recouverts.*—Participe passé employé sans auxiliaire ; il se met au masculin pluriel, parce qu'il se rapporte à bois, jardins et terres, trois noms de différents genres.

7. *Filet de soie.*—Filet construit avec de la soie.

8. *Proie.*—Ce qu'un animal prend pour le dévorer ; ce nom ne s'emploie guère au pluriel.

9. *Fils.*—Sans faire usage de ce que les autres araignées emploient, c'est-à-dire des fils.

10. *Tuent.*—A la 3e personne du pluriel, parce qu'il a pour sujet deux noms singuliers : ces noms n'étant ni synonymes, ni placés par gradation, l'accord doit être le même que s'ils étaient liés par *et*.

11. *Quelques.*—En un mot *et* variable, parce qu'il est placé devant un nom ; il a à peu près le sens de plusieurs, seulement il désigne un petit nombre.

12. *Aucun* signifiant pas un ne prend pas la marque du pluriel.

13. *Poids.*—Homonymes : Poids, poix, pois, pouah !

14. *Sont éclos.*—Les verbes aller, arriver, venir, — naître, éclore, — décéder, mourir, — échoir, prennent toujours l'auxiliaire être dans leurs temps composés.—Eclorre se dit des fleurs et des animaux qui sortent d'un œuf ; naître se dit des autres animaux.

15. *Leur mère.*—Le singulier parce qu'on n'a en vue qu'une seule famille, une seule mère : ce qui suit le prouve.

16. *Les uns aux autres.*—Les uns (se cramponnent) aux autres.

17. *De.*—Courir est complément direct de cesse ; *de* est un explétif.

18. *Labour,* synonyme travail : le dernier est plus général ; le premier ne se dit que d'un travail fatigant.

19. *Bravoure.*—Synonymes : bravoure, courage, valeur, intrépidité. La bravoure est le courage nature ; le courage est la bravoure en action ; la valeur cherche à se distinguer ; l'intrépidité oublie tout en bravant le danger.

20. *Vu.*—Invariable parce qu'il a pour

complément direct le prenom *en* employé seul.

21. *Mutilées*.—Qui a perdu un membre.—Ce participe passé s'accorde avec *en*, mis pour lycoses, du féminin pluriel.

22. *Perdu*.—Invariable parce que le complément direct *pattes* est placé après.

23. *Traînant*.—Participe présent : il a un complément direct et est accompagné de *en*.

24. *Mourantes, menaçantes*.—Ce sont deux adjectifs verbaux, parce qu'ils expriment la manière d'être des lycoses.

P. RAMOISY.

PHRASES A CORRIGER.

1. L'une des choses qui m'a le plus frappé chez les Spartiates, est leur fermeté et leur courage dans l'adversité.

2. Aucuns peuples n'ont fait, selon moi, davantage de progrès dans la carrière de la civilisation et des sciences, que ceux qui couvrent aujourd'hui la face de l'Europe.

3. Cette conduite de Lucullus pouvait être justifiée en considérant qu'il avait trouvé les troupes énerchées par le luxe du pays.

4. La beauté de la nature paraît sentie par les animaux mêmes. Dans cet endroit charmant sont des petites maisons bien bâties où l'aisance et la propreté s'y montrent partout. Partout on voit des valets allants et venants.

5. Tout Paris en foule est venu admirer ce chef-d'œuvre. Jamais ouvrage n'a obtenu d'éloge plus unanime : en effet, chacun s'est empressé d'applaudir les intentions louables de l'auteur.

6. Non-seulement Aristide fut absous du crime qu'on lui imputait, mais il fut réélu pour l'année suivante.

7. Votre père nous a présenté ses réclamations, mais qu'a-t-il à se plaindre, lorsqu'on lui a accordé tout ce qu'il a paru désirer ? Il parle de félicité, l'avons-nous jamais connue nous-mêmes ?

8. Quand ce général vint mettre le siège devant cette ville, la saison était trop avancée pour pouvoir s'en rendre maître avant l'hiver.

9. Le roi lui a fait grâce, et on assure

qu'il l'a reçue tandis qu'il allait en supplice.

10. L'histoire dit que les Athéniens combattirent en Sicile avec plus d'acharnement qu'heureusement : en effet ils furent vaincus et chassés de ce royaume.

CORRECTIONS.

1. Une des choses qui m'ont le plus frappé chez les Spartiates, c'est leur fermeté, c'est leur courage.

2. Aucun peuple n'a fait, selon moi, plus de progrès dans la carrière de la civilisation et des sciences, que les peuples qui couvrent aujourd'hui la face de l'Europe.

3. On pouvait justifier cette conduite de Lucullus, en considérant qu'il avait trouvé les troupes enervées par le luxe du pays.

4. La beauté de la nature paraît être sentie par les animaux mêmes. Dans cet endroit charmant sont de petites maisons bien bâties où l'aisance et la propreté se montrent partout. Partout on voit des valets allant et revenant.

5. Tout Paris est venu en foule admirer ce chef-d'œuvre. Il a obtenu un éloge unanime : en effet, chacun s'est empressé d'applaudir aux louables intentions de l'auteur.

6. Aristide non seulement fut absous du crime qu'on lui imputait, mais encore fut réélu trésorier pour l'année suivante.

7. Votre père nous a présenté ses réclamations, mais de quoi a-t-il à se plaindre, quand on lui a accordé tout ce qu'il a paru désirer ? Il parle de la félicité ; l'avons-nous jamais connue nous-mêmes ?

8. Quand ce général vint mettre le siège devant cette ville, la saison était trop avancée pour qu'il pût s'en rendre maître avant l'hiver.

9. Le roi lui a fait grâce, et l'on assure qu'il a reçu son pardon tandis qu'il allait au supplice.

10. L'histoire dit que les Athéniens combattirent en Sicile avec plus d'acharnement que de bonheur ; en effet, ils furent vaincus et chassés de ce royaume.

J.-F. BOINVILLIERS.

Lecture pour tous.

ASSOCIATION D'ÉDUCATION DE
LA PUISSANCE DU CANADA.

Du moment que la Confédération est devenue un fait accompli, nos confrères de langue anglaise se sont efforcés d'opérer dans le domaine de l'éducation ce que l'on venait d'effectuer en politique. Au mois d'octobre 1867, le président de la Provincial Association of Protestant Teachers of Lower Canada donnait à ses confrères assemblés en conférence communication d'une lettre du président de l'association de la province d'Ontario, demandant qu'on nommât une commission chargée d'aviser aux moyens de fonder une *fédération* des instituteurs du Dominion.

La réalisation de ce projet était une entreprise excessivement difficile, si l'on considère la vaste étendue de la Puissance, la modicité de traitement que reçoivent la plupart des membres du corps enseignant, la différence de culte et de nationalité. Ce n'est qu'au mois de juillet 1891, à une assemblée d'un certain nombre d'instituteurs des diverses provinces, qui s'étaient rendus à Toronto pour assister à une *convention* des instituteurs des Etats-Unis, qu'on finit par s'entendre sur l'opportunité et la possibilité de réunir les instituteurs de tout le pays. Une commission provisoire, composée des surintendants de l'éducation des différentes provinces, des recteurs de nos universités, des principaux des écoles normales, et des présidents des sociétés locales, se mit résolument à l'œuvre, traça la constitution de la nouvelle association, puis, enfin, choisit la ville de Montréal pour y tenir sa première conférence.

Voilà, en quelques mots, l'origine de l'Association d'Éducation de la Puissance du Canada, dont nous donnons ci-après une analyse des travaux qu'elle a faits du 5 au 8 juillet dernier.

SÉANCE D'INAUGURATION

(5 juillet.)

La séance d'inauguration s'est tenue au High School, vers les trois heures de l'après-midi. La salle était remplie à peu près au tiers (400 personnes). Il y avait des représentants de toutes les parties de la Puissance, depuis la Colombie anglaise jusqu'à la Nouvelle-Ecosse.

Sir William Dawson présidait.

A ses côtés, sur l'estrade, avaient pris place l'Hon. G.-W. Ross, président de l'association ; M. A.-M. Mackay surintendant de l'éducation, Nouvelle-Ecosse ; M. J.-R. Inch, surintendant de l'éducation, Nouveau-Brunswick ; M. Sinclair, président de l'association des instituteurs d'Ontario ; l'Hon. Gédéon Ouimet, surintendant de l'éducation, province de Québec ; M. R.-W. Heneker, président du comité protestant du Conseil de l'Instruction publique, chancelier du Bishop's College ; Rév. M. Adams, principal de l'Université de Lennoxville ; M. l'abbé Verreau, de l'Ecole Normale Jacques-Cartier ; M. A.-D. Lacroix, de l'association des instituteurs catholiques, principal de l'Ecole Montcalm ; M. H.-J.-H. Petry, professeur à Lennoxville ; M. le principal du Collège de Coaticook ; Rév. M. MacVivar, président des commissaires d'écoles protestantes, Montréal ; M. W.-C. McDonald, gouverneur de l'Université McGill ; M. E.-W. Arthy, président de l'association des instituteurs protestants de la province ; Rév. M. E.-I. Rexford, secrétaire de l'association, recteur du High School, Montréal ; M. U.-E. Archambault, principal de l'Ecole Polytechnique ; M. G.-M. Hay, Nouveau-Brunswick ; et plusieurs autres dont nous n'avons pu nous procurer exactement les noms.

A l'ouverture de la séance, M. E.-I. Rexford donne lecture de lettres d'excuse de la part de Son Honneur le lieutenant-gouverneur Angers, de l'Hon. M. de Boucherville, premier ministre, et du surintendant de l'éducation de la Colombie anglaise.

Sir William Dawson le premier souhaite la bienvenue aux instituteurs.

Depuis l'établissement de la Confédération, dit-il, nous avons toujours senti que, les provinces étant séparées quant à l'éducation, nous devions tendre à fonder une association des instituteurs de la Puissance, sans distinction de race, de langue ou de croyance religieuse, en vue de créer cette unité de peuple à laquelle nous ne saurions atteindre qu'en faisant de nos enfants non des membres d'une section ou province, mais des Canadiens, et même des citoyens de l'Empire Britannique. Cette alliance a été longtemps différée, mais en ce jour de son inauguration nous avons raison de nous féliciter, et de concevoir de grandes espérances pour l'avenir. En vous souhaitant la bienvenue, nous nous réjouissons de ce que cette ville, qui a tant de rapports avec toutes les parties du Dominion, qui renferme tant d'éléments divers dans sa population, qui est si complètement imbuée de l'esprit d'unité canadienne, — ait été choisie pour être le siège de sa première réunion.

Au nom de l'Université McGill, et en autant que la chose concerne cette institution, je puis vous assurer de sa sympathie la plus cordiale. Par le fait que vous vous réunissez dans ce temps des vacances, nous nous ne saurions vous souhaiter la bienvenue avec autant de solennité que si nos professeurs et nos élèves étaient présents, mais nous ferons notre possible pour parer à ce contretemps. Nos bâtisses vous seront ouvertes pendant toute la durée de la convention. Je mentionnerai spécialement notre musée, nos départements de génie civil et de sciences naturelles — qui sont uniques dans le Canada —, notre bibliothèque, en ce moment dans un état transitoire, et que l'on doit installer dans la nouvelle et splendide bâtisse, dotation de M. Peter Redpath, et dans laquelle nous avons l'espoir de vous souhaiter la bienvenue à votre prochaine réunion en cette ville. Vos billets comme membres de l'association vous donneront accès à tout ce que l'université peut vous faire voir. (Appl.)

Sir W. Dawson, en terminant, présente l'Hon. Gédéon Ouimet, surintendant de l'Instruction publique en cette province. M. Ouimet fait un exposé rapide, mais complet du système d'éducation qui nous régit, et que nous sommes heureux de reproduire ici *in extenso* :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Mesdames et Messieurs.

Je suis heureux de voir que l'Association d'Éducation de la Puissance du Canada a choisi la province de Québec pour y donner sa séance d'inauguration. Et c'est avec un sentiment d'orgueil véritable que je me trouve ici, au milieu de cette phalange de personnes distinguées, appartenant à des nationalités diverses et à des croyances religieuses différentes, venues de toutes les parties du Dominion pour travailler d'un commun accord à la grande cause de l'éducation.

L'émulation louable que provoquera naturellement le travail en commun parmi cette réunion de personnes marquantes dans l'enseignement, dont toutes les aspirations convergent vers un même but, devra produire les meilleurs résultats.

Comme le représentant le plus immédiat, dans la province de Québec, de la noble cause à laquelle nous nous intéressons tous, cause à laquelle j'ai voué la meilleure partie de mon existence, je vous souhaite la bienvenue.

Dans notre province, Mesdames et Messieurs, plus que partout ailleurs, nous serons à l'aise pour discuter les questions qui se rattachent à l'éduca-

tion ; car, nulle part, une harmonie plus complète ne règne parmi les hommes chargés de la haute direction de notre système scolaire.

Dans le conseil qui règle notre enseignement, les membres chargés d'y représenter les intérêts des catholiques romains et des protestants ont toujours travaillé avec un ensemble parfait, et cet accord qui existe entre eux a rendu l'accomplissement de ma tâche facile et agréable. Les différents gouvernements qui se sont succédé depuis l'établissement de notre système scolaire actuel ont compris qu'ils ne devaient en rien gêner l'action des moniteurs zélés qui dirigent notre enseignement, et aucun d'eux n'a mis les moindres entraves à l'accomplissement des réformes importantes que ceux-ci leur ont suggérées.

La manière dont est composé le Conseil de l'Instruction publique de notre province offre, du reste, les garanties les plus certaines d'une bonne administration et assure la stabilité des excellentes relations qui ont existé jusqu'ici entre les représentants des deux dénominations religieuses.

Ce corps important, à qui est dévolue la direction générale de tout ce qui se rapporte à notre système d'Instruction publique, dont j'ai l'honneur d'être, en vertu de ma charge, le président ex-officio, se compose actuellement de trente-trois membres. Il est divisé en deux comités composés, l'un des membres catholiques romains, et l'autre des membres protestants. Sauf les évêques catholiques, qui en font partie de droit, les hommes marquants qui le composent sont nommés par l'Exécutif.

Le Comité catholique comprend vingt-deux membres, dont onze évêques.

Le Comité protestant est composé de onze membres qui ont le pouvoir de s'adjoindre cinq personnes pour les aider dans leur travail ; ces membres adjoints ne font pas partie du Conseil de l'Instruction publique, mais, dans leur comité, il ont les mêmes pouvoirs que les autres membres.

Ces comités ont l'administration des fonds votés par la Législature pour le soutien des institutions d'éducation supérieure et comme aide aux municipalités nécessitées. Les secrétaires du département de l'Instruction publique, les inspecteurs d'écoles, les professeurs, directeurs et principaux des Ecoles normales, et les membres des Bureaux d'examineurs appartenant à leurs dénominations religieuses respectives, ne peuvent être nommés par l'Exécutif que sur leur recommandation.

Le Surintendant, quoiqu'il soit nommé par le Lieutenant-gouverneur en conseil, est tenu de suivre les instructions qui lui sont données par l'un et l'autre des deux comités. Il a la gérance de tout ce qui se rattache au département de l'Instruction publique.

Les inspecteurs d'écoles, qui sont au nombre de trente-huit (38), soit trente pour les écoles catholiques et huit pour les écoles protestantes, sont sous son contrôle immédiat.

La province de Québec est subdivisée, pour les fins de l'Instruction publique, en 1,509 municipalités représentant 1,217 corporations scolaires, dont 915 catholiques et 302 protestantes. Chacune de ces municipalités est administrée par un corps composé de cinq commissaires d'écoles.

Dans ces municipalités, les personnes qui professent une croyance religieuse différente de celle de la majorité des habitants qui l'habitent, peuvent se prévaloir du privilège que la loi leur concède d'avoir des écoles séparées, et alors les affaires scolaires de ces personnes sont régies par trois syndicats d'écoles qui ont les mêmes pouvoirs administratifs que les commissaires ; il y a 208 municipalités dissidentes.

Les commissaires, ainsi que les syndicats d'écoles,

sont élus par les contribuables appartenant à leurs corporations respectives. Mais si, pour une raison ou une autre, l'élection qui doit se faire un des lundis du mois de juillet, chaque année, n'a pas eu lieu, alors ils sont nommés par le Lieutenant-gouverneur, sur la recommandation du Surintendant.

Je me contenterai Mesdames et Messieurs, après vous avoir donné cet aperçu succinct du système scolaire qui nous régit, d'ajouter quelques statistiques qui vous permettront de juger de l'état général de l'instruction publique dans la province de Québec :

MAISONS D'ÉCOLE.

La statistique de l'année 1890-91 constate qu'il existe 5,439 maisons d'école, dont 4,658 appartiennent aux commissaires ou syndics et 376 sont employées pour des écoles indépendantes. 4,795 maisons sont de bois, 368 sont de brique et 276 sont de pierre.

Ces divers édifices et les terrains sur lesquels ils sont construits sont évalués à \$6,598,200.00.

INSTITUTIONS DIVERSES.

	Catholiques.	Protestantes.	Total.
Écoles élémentaires.....	3,994	935	4,929
Écoles modèles.....	448	41	489
Académies.....	143	32	175
Écoles Normales.....	2	1	3
Collèges classiques.....	17	7	24
Universités.....	2	2	4
Écoles des sourds-muets et des aveugles.....	3	1	4
Écoles des arts et manufactures.....	—	—	9
Total des institutions de tout genre.....	4,609	1,019	5,637

Ces différentes écoles ont été fréquentées par 273,616 élèves, dont 237,522 catholiques et 36,094 protestants. L'assistance moyenne a été, l'année dernière de 204,190, c'est-à-dire près de 75 pour cent.

PERSONNEL ENSEIGNANT.

Le nombre des professeurs, instituteurs et institutrices qui enseignent dans notre province est de 9,428, dont 7,956 catholiques et 1,472 protestants.

La majorité du personnel enseignant se compose d'institutrices; on en compte 7,501, dont 2,099 appartiennent à diverses communautés religieuses.

BUREAUX D'EXAMINATEURS.

On compte 19 bureaux d'examineurs catholiques pour les candidats à l'enseignement; ils ont trois sessions par année. En 1890-91, ces bureaux ont délivré 518 diplômes, soit 364 élémentaires, 152 modèles et 2 académiques.

Pour les protestants, il n'y a qu'un seul bureau central qui a donné 261 brevets de capacité répartis comme suit: 209 élémentaires, 49 modèles et 3 académiques.

ÉCOLES NORMALES.

Depuis leur fondation en 1857, elles ont délivré 5,233 diplômes à 1,731 instituteurs et 3,452 institutrices, répartis de la manière suivante: 2,678 diplômes élémentaires, 2,073 diplômes modèles et 482 diplômes académiques.

En 1890-91, elles ont distribué 238 diplômes à 129 élèves-maitres et 159 élèves-maitresses.

SOMMES DÉPENSÉES POUR L'INSTRUCTION

Montant voté par la Législature.....	\$ 457,867.00
Sommes fournies par les contribuables :	
Taxes annuelles.....	\$913,632.00
Taxes spéciales.....	79,147.00
Rétributions mensuelles.....	144,549.00
	1,137,328.00
Montant dépensé par les institutions d'éducation supérieure.....	1,072,731.00
Total.....	\$2,667,919.00

Je puis affirmer hautement, Mesdames et Messieurs, sans crainte d'être démenti, que, dans aucun pays au monde où la population est composée de rejetons de diverses races professant des religions différentes, les droits de la minorité ne sont mieux respectés que dans la province de Québec. Nous comprenons, nous les descendants des premiers pionniers qui ont défriché ce coin du Nouveau-Monde qui devait être le berceau de la grande Confédération canadienne, que les représentants des différentes nationalités qui habitent notre pays doivent y vivre en frères.

En nous réunissant, en travaillant d'un commun accord, nous qui avons pour mission de diriger l'éducation de notre population, nous apprendrons à nous connaître et, je l'espère, à nous apprécier.

Dans la discussion des questions, qui ont trait à l'éducation, nous puiserons les arguments nécessaires pour combattre et pour vaincre, chacun dans notre sphère, les préjugés de race qui peuvent exister encore entre des personnes appelées à travailler à l'unisson au développement et à la prospérité de notre patrie commune.

C'est afin de consacrer le grand principe de fraternité qui doit nous unir que le comité catholique du Conseil de l'Instruction publique déclarait pendant sa dernière réunion: "qu'il verrait avec plaisir les instituteurs et les institutrices catholiques de la province de Québec faire partie de "L'Association d'Éducation de la Puissance du "Canada." (Appl.)

M. R.-W. Heneker, président du comité protestant du Conseil de l'Instruction publique et chancelier de l'Université de Lennoxville, appuie chaleureusement M. Ouimet, dont il fait le plus grand éloge, en déclarant que toutes les demandes qu'il a eu l'occasion de lui faire dans l'intérêt des écoles anglaises et protestantes, avaient été accordées et remplies à la lettre.

Quand le comité protestant s'est formé, a-t-il dit, à la suite de la Confédération, l'éducation supérieure de la fraction anglaise de la province était dans un état déplorable. Nous l'avons rétablie sur des bases solides. Ce qui est défectueux aujourd'hui, c'est notre éducation élémentaire; là nous nous trouvons en face d'un problème difficile à résoudre, celui d'un manque d'argent. Il nous faut, non pas seulement entreprendre l'éducation de la jeunesse, mais faire et refaire celle des parents, dont nous avons tout le mal possible à arracher la taxe scolaire.

Avant de terminer, M. Heneker, souhaite la bienvenue à tous les membres de la convention, et les invite de se rendre

à Lennoxville, où ils seront reçus avec la plus grande cordialité.

M. l'abbé Verreau, principal de l'École Normale Jacques-Cartier, porte la parole au nom de l'Université Laval.

M. Verreau présente les excuses et les regrets de Mgr Hamel, empêché par des circonstances imprévues d'assister à cette *convention* et de prendre part à ses travaux. Pour lui, il éprouve un double plaisir à remplir ce devoir, parce que l'Université Laval est une institution à laquelle il est attaché à plus d'un titre, et que les instituteurs et tout ce qui les concerne ont ses plus vives sympathies. Il adresse à ces derniers les mots de la plus cordiale bienvenue, et souhaite que la *convention* soit utile non seulement aux membres présents, mais tous les instituteurs du Dominion.

Parlant de l'éducation en général, il admet la nécessité de l'unité de système dans l'enseignement. Il attire l'attention des membres étrangers sur l'appréciation que fait Montréal des bienfaits de l'instruction, appréciation qu'attestent d'une manière éloquente les magnifiques établissements dont notre ville est dotée.

Le Rév. M. Adams, principal du Bishop's College, dit qu'il est fier d'être du nombre de ceux qui ont été choisis pour porter la parole en cette circonstance. Il fait sommairement allusion à ce qu'on a dit précédemment, et réitère aux instituteurs l'invitation de M. Heneker de se transporter à Lennoxville. Il les félicite de s'être ainsi formés en association, et attire vivement leur attention sur le noble but qu'ils ont à atteindre, la formation intellectuelle et surtout morale des enfants qui leur sont confiés. Il termine en leur souhaitant la bienvenue au nom de l'université dont il est le représentant.

M. A.-D. Lacroix, principal de l'École Montcalm, parle au nom de l'association des instituteurs catholiques de Montréal, et souhaite la bienvenue aux membres de la *convention*. Il espère que l'étude comparée des différents systèmes scolaires qui existent dans les provinces sœurs aura pour résultat d'améliorer les méthodes, et, par conséquent, d'élever le

niveau de l'instruction par tout le pays. Il croit pouvoir affirmer que les instituteurs qu'ils représentent sont disposés à prendre chez leurs confrères de langue anglaise tout ce qu'ils trouveront d'avantageux.

M. E.-W. Arthy, président de la Provincial Association, trace en quelques mots l'histoire de la Dominion Association, et fait l'éloge de l'Hon. G.-W. Ross, l'un de ses principaux promoteurs. Il est heureux de constater que l'éducation dans la province de Québec possède une *plate-forme* assez vaste pour permettre à tous les instituteurs, catholiques comme protestants, de marcher de front, et de travailler en commun à la création d'un système national d'éducation. Il aime à croire que des sentiments de bienveillance vont, à la présente *convention*, se former entre tous les instituteurs, sentiments qui se renouvelleront et deviendront de plus en plus forts à des réunions ultérieures. Il finit en souhaitant à l'auditoire une cordiale bienvenue.

Sir W. Dawson présente à la *convention* l'Hon. G.-W. Rosse, président de l'Association d'Éducation de la Puissance.

L'Hon. ministre de l'éducation de la province d'Ontario se lève au milieu d'applaudissements, pour répondre aux souhaits de bienvenue offerts aux instituteurs.

Voici d'après le *Monde*, la substance du discours de M. Ross :

C'est un plaisir bien sensible, dit-il, pour moi d'être l'objet d'un accueil aussi cordial. Il serait mal à moi de dire que je ne m'attendais pas à tant de sympathie, mais vous me permettrez de déclarer que je ne pouvais prévoir tant de généreux enthousiasme. Les paroles de notre vénérable président, sir William Dawson, m'ont été droit au cœur. Nous connaissons tout le collègue McGill ; si nous devons être envieux, s'il pouvait exister de l'envie dans la grande république des lettres, nous jetterions un œil avide sur ces superbes monuments qui rappellent les noms de vos généreux donateurs. Mais nous savons tous aussi que McGill a reçu plus que ces donations et que cet argent, elle a reçu un bien autrement précieux et que nous ne saurions lui ravir : je veux dire les travaux et l'incomparable dévouement de son principal, Sir William Dawson. J'ai écouté avec un vif plaisir le discours de mon ami, le Surintendant de l'Instruction publique de Québec. M. Ouimet a un avantage que je n'ai pas, celui d'être en dehors de la politique, c'est un grand bonheur en matière d'éducation. Je ne puis pas me plaindre de ce qui se fait dans ma province, mais j'espère que si jamais nous devons changer, je

profiterai un jour de l'indépendance dont il a lieu d'être si fier.

Dans le Conseil de l'Instruction publique de Québec, vos deux comités agissent avec un tact, une prudence et une assiduité qui assrent à tous les plus grands avantages, aux catholiques comme aux protestants, aux Anglais comme aux Français, c'est pour quoi je crois devoir faire partager les compliments que je viens de vous adresser à M. Heneker, le chancelier de notre Oxford canadien.

Je ne connais pas beaucoup l'histoire de l'éducation catholique dans la province de Québec ; aussi suis-je heureux de voir que notre collègue, M. l'abbé Verreau, s'est inscrit au nombre de nos conférenciers pour éclairer ceux qui, comme moi, ignorent cette page de notre histoire. Mais il me sera bien permis de me demander : devons-nous avoir une éducation provinciale ou nationale ?

Je n'ai aucune peine à déclarer et vous savez comme moi que la Confédération n'est pas aussi solidifiée qu'elle devrait l'être aujourd'hui. Nous manquons d'un sentiment et d'une vie nationale, c'est un aveu que tout vrai patriote doit se faire.

Pour notre part, nous avons tenté, l'année dernière de créer un lieu de plus entre notre population prise dans ses éléments les plus vivaces. C'est cet ordre d'idées qui nous a fait choisir comme centre d'action Montréal, la capitale du Canada-Uni.

N'oublions pas que les 29,000 instituteurs canadiens unis sont une force qui peut donner à notre Canada l'unité qui lui manque. Vingt mille instituteurs qui pendant 200 jours par année pétrissent la motelle intellectuelle de notre génération, doivent être capables d'accomplir l'œuvre que nos législateurs ont été impuissants à mener à bonne fin.

Pour cela ne perdons pas de vue le but national que nous nous imposons.

Vous, maîtresses et institutrices, prenez les enfants confiés à vos soins, menez-les en face de la carte de notre beau pays, montrez-leur cette immense étendue de l'un à l'autre océan ; chaque jour, ramenez leur idée à cette contemplation grandiose et les Canadiens que vous aurez instruits sauront, vingt ans plus tard, faire taire leurs dissensions de race, d'origine et d'idée.

Élevez la jeunesse dans ces deux grands principes que l'éducation d'un peuple libre doit être à la fois démocratique et aristocratique : démocratique par la largeur des idées ; aristocratique par l'élevation des sentiments. (Appl.)

M. J.-R. Inch, surintendant de l'éducation au Nouveau-Brunswick, remercie les instituteurs de Montréal de la cordiale réception dont les membres étrangers de l'association sont l'objet. Faisant allusion aux paroles de l'Hon. M. Ross, il dit que les habitants des provinces inférieures ne se considèrent point comme citoyens d'une seule section, mais comme citoyens du Dominion. Bien que moins étendues, ces provinces ont contribué dans une large mesure à l'œuvre de l'éducation dans les parties plus vastes et plus peuplées de la Puisseance : plusieurs des professeurs des plus éminents viennent ou de la Nouvelle-Ecosse ou du Nouveau-Brunswick. Il ajoute que 21½ p. c. de la population de

ces provinces fréquentent les écoles publiques, et qu'elles contribuent annuellement pour \$450,000 aux fins de l'éducation.

M. A.-M. Mackay, surintendant de l'éducation à la Nouvelle-Ecosse, s'exprime dans le même sens. Il parle du cours d'études suivi dans les écoles publiques, et des changements qu'il faudrait y opérer, afin de le rendre plus pratique et plus en harmonie avec les besoins du jour. Il remercie en terminant, l'association de la réception cordiale qu'elle a faite aux professeurs étrangers.

M. S.-B. Sinclair président de l'Ontario Teacher's Association, prend la parole. Il félicite l'association sur ses heureux commencements, et lui souhaite encore de plus grands succès pour l'avenir. Il se fait l'écho des sentiments qu'ont déjà exprimés ceux qui l'ont précédé, et offre ses plus sincères remerciements à l'association.

Le soir, à 8 h., eut lieu une *conversazione* au Redpath Museum of McGill University. Plusieurs centaines d'instituteurs et de citoyens manquants profitèrent de la gracieuse invitation qu'on avait faite. Il furent reçus par Sir. W. Dawson, accompagné de MM. Ross, Arthy et Mackay.

M. le principal de l'université, après quelques mots de circonstance, invita les personnes présentes à visiter les divers départements de l'institution. Puis tout le monde descendit dans la vaste salle inférieure, où une grande table couverte de fleurs et de rafraîchissements attendait les invités.

Mercredi, 6 juillet.

SÉANCE DE L'AVANT-MIDI.

La séance est ouverte à 9 h. 45 a.m., dans la salle du High School, sous la présidence de l'Hon. G.-W. Ross.

La commission chargée de dresser la constitution fait son rapport. Après la lecture de ce document, M. W. Carlisle propose, appuyé par M. Fotheringham, qu'un sous-comité, composé des représentants des différentes provinces nommés par le président, soit chargé d'étudier les divers articles de la constitution, et

de transmettre le résultat de son étude le plus tôt possible.—Adopté.

M. A. H. Mackay donne lecture d'un travail : *The true Scope and Function of the High School.*

Le High School, dans l'opinion du conférencier, n'est que la continuation de l'école commune. Cette institution est fréquentée par des élèves ayant en moyenne de 13 à 15 ans. Elle donne accès à l'université, aux écoles professionnelles et techniques; par conséquent, elle doit faire partie intégrante du système d'écoles gratuites du pays, et admettre à ses cours tous ceux qui se présentent, pauvres comme riches. Il n'est pas à craindre qu'elle ne soit encombrée, attendu qu'aucun élève n'y est admis s'il est dépourvu de talent et s'il ne possède déjà une certaine somme de connaissances.

L'enseignement de l'anglais, des mathématiques—tant théoriques qu'appliquées,—le dessin, la musique, la callisthénie devraient être du nombre des matières obligatoires; quant aux langues classiques et aux langues modernes, l'enseignement pourrait en être facultatif. De plus, le High School devrait avoir plusieurs cours, dont chacun donnerait une instruction différente; cette école exercerait ainsi une influence plus considérable dans le pays, et deviendrait utile et profitable au plus grand nombre.

L'essai de M. Mackay donne bien à une discussion, à laquelle prennent part MM. J. Miller, Halton, J. McMillan, S. McKeracher, Tambllyn, W. Carlisle, C. McGregor, etc.

SÉANCES DE L'APRÈS-MIDI.

Section of Higher Education.—Séance dans la salle du High School, à 2 heures, sous la présidence de Sir William Dawson.

M. J.-A. Cox, de l'Université McGill lit l'essai suivant : *University extension.*

L'extension de l'université, dit le conférencier, est un projet nouveau que bien peu de gens ont compris : quelques-uns en attendaient beaucoup trop, et d'autres trop peu. On a cru également que c'était le moyen d'abaisser le niveau de l'instruction universitaire. C'était une erreur : *l'extension de l'université*

n'a fait que mettre à la portée de tout le monde les bienfaits des hautes études. Ces cours nouveaux peuvent être considérés comme un enseignement où l'on communique la science quasi sous forme de récréation, et, ce qui est plus important, où l'on donne le goût de la science.

Dans la plupart des cas, l'homme n'a pour s'instruire que les rudes leçons de l'expérience; il n'a ni le temps ni le goût d'étudier une fois sorti de l'école. Comment obvierez-vous à ces inconvénients, si ce n'est par *l'extension de l'université*, dont les cours, aussi attrayants qu'utiles, se donnent à des heures où chacun peut les suivre sans négliger ses occupations ordinaires? De plus, ces leçons ne nuisent en rien aux cours réguliers de l'université.

Après M. Cox, est venu M. William Houston, bibliothécaire au gouvernement d'Ontario, ex-journaliste, qui donne une conférence ayant pour titre : *The place of English Literature in a High School Course.*

M. Houston s'excuse de ce que, lui, ex-journaliste, il ait la témérité de parler d'enseignement en présence d'un auditoire composé de professeurs, et par conséquent, plus en mesure que lui de traiter de pédagogie. Puis, entrant dans la question, il dit qu'il retrancherait d'abord, dans les écoles, tout manuel sur l'art de composer; que l'argent que l'on dépense pour l'achat de ces livres est employé en pure perte. Tout au plus, pourraient-ils servir au maître comme livres de référence. Il se déclare contre la méthode que l'on suit assez communément, celle de *paraphraser un auteur*, prosateur ou poète, méthode qu'il appelle *une destruction inutile de l'art*. Les traductions, à son sens, ne valent pas davantage; il est de l'avis de John Stuart Mill, qui dit que nous copions les écrivains étrangers, nous copions les anciens, parce qu'ils ont écrit leurs propres pensées. Le véritable moyen d'écrire l'anglais est d'exprimer ses idées dans sa langue maternelle. La méthode de corriger les fautes qu'on a signalées à un élève est également défectueuse : il vaut mieux lui enseigner à les éviter dans la suite, et lui faire recommencer son travail.

Le conférencier fait ensuite quelques suggestions. Il croit qu'on ne saurait trop tôt enseigner l'analyse dans les écoles. Le fait qu'un enfant peut exprimer ses pensées dans un langage correct, prouve qu'il est également en mesure de les analyser. Le premier soin du maître doit être d'intéresser ses élèves à l'étude de tous les phénomènes du langage, en commençant par la construction d'une simple phrase. L'étude des mots en particulier est aussi tout à fait attrayante. M. Houston insiste spécialement sur la nécessité de développer le sentiment esthétique en littérature. Idéaliser la culture littéraire est une source de jouissances et rend la vie plus agréable. Il ajoute qu'après la religion rien n'est plus propre à embellir l'existence que l'étude du beau. Pour cela, la poésie est ce qui convient le mieux à l'esprit humain.

Kindergarten Section. — Séance au Collegiate Institute Hall, à 3 h. de l'après-midi, sous la présidence de Miss Caroline Hart, inspectrice provinciale des jardins de l'enfance dans Ontario.

M. J.-L. Hughes traite le sujet: *The Kindergarten a Natural Method of Education.*

Nous empruntons au *Monde* l'analyse suivante de la conférence de M. Hughes:

Les jardins de l'enfance ont un seul but: prendre l'enfant qui marche et le laisser marcher.

La nature offre à l'enfant qui jouit de sa pleine liberté une foule de problèmes qu'il résout avec sa faible intelligence, mais qu'il sait aussi distinguer parmi les innombrables manifestations de la puissance divine qui éclatent devant ses yeux.

C'est la même méthode qui doit nous guider.

La mère qui signale à son enfant un de ces phénomènes usuels et qui appelle sur lui son attention commet une erreur. C'est à l'enfant, si son intelligence, son intuition, s'est élevée jusqu'à la compréhension facile du fait, d'en demander l'origine et l'explication.

Agir autrement, c'est garder en tutelle, pour de longues années à venir, ce jeune esprit qui ne demandait qu'à marcher.

L'essentiel dans notre système est de réunir ces deux forces qui laissent au cerveau inexpérimenté toute sa force d'action: la spontanéité et la direction.

Mais dans ces efforts, nous devons bien nous garder d'imprimer trop fortement notre marque de fabrique, et il faut absolument sauvegarder l'individualité.

Dans chacun de ces jeunes cerveaux à former, sachons découvrir les lignes essentielles, et dirigeons chaque enfant dans la voie qu'indiquent ses tendances originelles.

Mettons à profit les connaissances de l'enfant aussitôt acquises: tenons pour certain que dans l'intelligence humaine il existe trois forces, trois ins-

tincts potentiels qui résument toute la synthèse de l'activité humaine; le pouvoir réceptif, le pouvoir réflexif, le pouvoir exécutif, et que chacun doit accomplir son œuvre dans l'ordre naturel des choses.

L'œuvre des jardins de l'enfance unit l'instinct écossais du pouvoir paternel et de la domination familiale à la liberté américaine.

C'est de cette union que doit naître une race dont nous pourrions être fiers, car elle sera aussi près de la perfection divine qu'il est possible à nos humbles efforts d'atteindre.

Après M. Hughes, Miss Boulton, de l'Ecole Normale d'Ottawa, est venue nous entretenir sur les *Morning Talks in the Kindergarten.*

Voici, d'après le même journal, le résumé de la causerie de Miss Boulton:

Prenant comme exemple l'assistance, ses collègues, qui l'écoutaient, elle nous a fait passer par tous les exercices auxquels elle soumet ses jeunes enfants le matin, à l'ouverture de l'école.

La prière faite en commun sur un rythme ni trop solennel ni trop léger est le texte d'une foule de demandes, auxquelles se sont soumis de bonne grâce ses élèves improvisés.

Pourquoi priez-vous, demande Mlle Boulton à sa classe improvisée, que demandez-vous?

Les réponses sont à noter; les voici prises au vol: santé, travail, bons amis, rayons de soleil, fleurs.

Tous ces souhaits sont accueillis par de charmantes répliques de Mlle Boulton qui continue dans un style imagé, pittoresque, à nous initier à ses modestes travaux, et nous fait suivre pas à pas ses efforts pour développer ces frères intelligences et les amener à saisir tout ce qu'il y a de grandiose et d'humain tout à la fois sur la scène où nous nous mouvons si platoniquement.

Public School Section. — Séance à l'Académie Commerciale du Plateau, à 3 h. de l'après-midi, sous la présidence de M. A.-D. Lacroix.

La première conférence: *Physical Culture in Public Schools* est donnée par M. W. Macaulay, du High School de Montréal.

M. Macaulay dit que, relativement à la question qu'il traite en ce moment, il a entretenu de nombreuses correspondances avec les principaux éducateurs des Etats-Unis, de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la Suède. Malgré tous les renseignements qu'il possède sur l'éducation physique en général, sur chaque système en particulier, et à raison même de ces renseignements, il se sent quelque peu embarrassé pour parler convenablement de son sujet. Dans tous les cas, il considère que la culture physique est un des points les plus importants dans l'œuvre de l'éducation, et qu'elle doit figurer parmi les matières obligatoires de tout programme

d'études. Il se prononce contre les jeux auxquels se livrent le plus souvent les enfants d'école, parce que ces jeux sont parfois la cause de maux incurables dont souffrent plus tard ces mêmes enfants devenus adultes. Il veut que l'éducation physique repose sur un système rationnel, qui ait pour objet de développer successivement les différentes parties du corps. La maison d'école doit être pourvue de tous les instruments ou appareils nécessaires à ce sujet; mais à défaut d'appareils, on peut recourir à certains exercices réguliers, tels que flexions ou mouvements des pieds et des jambes, du cou et de l'épine dorsale, des bras, de l'omoplate, —mouvements ondulatoires, mouvements, des muscles abdominaux, mouvements respiratoires,—la marche, le saut, la course. Chacun de ces mouvements, dit le conférencier, est basé sur un principe physiologique: par exemple, la flexion du corps en arrière a pour effet de redresser l'épine dorsale, et d'augmenter la capacité du thorax en écartant les côtes inférieures, etc.

La seconde conférence, *Temperance Teaching in the Public Schools* est faite par Mad. J.-P. Noyes, de Waterloo.

Madame Noyes s'efforce de démontrer que le vice de l'intempérance est héréditaire dans la plupart des cas. Le seul moyen d'enrayer le mal est de faire connaître aux enfants des écoles les effets funestes de l'ivrognerie, et, d'un autre côté, les avantages inappréciables d'une vie sobre et réglée. De l'avis de la conférencière, dans toute école—soit élémentaire ou supérieure—l'enseignement de la tempérance devrait faire partie du programme, et l'on devrait avoir des manuels spéciaux sur ce sujet. Madame Noyes se déclare aussi contre l'usage du tabac et autres narcotiques, qu'elle considère comme extrêmement nuisibles à la santé.

Les deux conférences dont nous venons de parler provoquent une discussion à laquelle prennent part MM. Reynolds, Fraser, Walton, Demers, Munroe, de la Cueva et McJanet.

Le soir, à huit heures, réunion au High School, sous la présidence de M. J.-

R. Inch, surintendant de l'éducation au Nouveau-Brunswick.

La première conférence, *The Duty of the State in relation to Education*, est donnée par M. J.-L. Hughes, inspecteur d'écoles dans Ontario.

Le conférencier appuie sur la nécessité des écoles sous le contrôle de l'Etat, et veut qu'elles soient gratuites, à la portée de tous les enfants, des pauvres comme des riches. Il admet que l'enseignement de la religion est de première importance; il cite l'opinion de plusieurs catholiques éminents en matière d'éducation, et il en infère que l'on reconnaîtra bientôt les droits de l'Etat dans les questions scolaires.

L'Hon. M. Ross prend ensuite la parole, et traite des *Educational Tendencies and Problems*.

Il dit d'abord que le but de l'association des instituteurs est de créer un sentiment national sur la question de l'éducation.

Lorsque les membres du parlement discutent des questions délicates, épineuses, ils le font souvent sous l'empire de la crainte de leurs électeurs. Il n'en est pas ainsi des instituteurs; ils sont les gardiens de l'éducation, et doivent s'efforcer de démontrer au public—sans redouter la censure, mais avec calme et prudence—ce qui lui est le plus avantageux, afin de l'engager à marcher dans la voie du progrès.

Ainsi, par exemple, toutes les parties du Canada n'ont pas encore souscrit au principe des écoles gratuites. Il faut tenir cette question devant le public, et lui faire voir les grands avantages qui résultent de la gratuité scolaire.

Le conférencier entre ensuite dans une discussion du rôle des écoles élémentaires et d'autres sujets se rapportant à l'enseignement.

Un ministre de l'instruction publique peut être tenté d'étendre outre mesure le cadre de l'enseignement primaire. Pour sa part, il croit que cet enseignement devrait se borner à la lecture, dans la grande acception du mot, à la grammaire et à l'histoire. Il critique l'habitude qu'on a de bourrer la mémoire des élèves d'une longue nomenclature géographique, ainsi que des dates de l'histoire.

Le but de l'instruction primaire n'est pas tant de donner des connaissances aux élèves que de les mettre en état d'en acquérir. L'enseignement doit être facile, afin que les élèves y trouvent un plaisir, une inspiration. De cette façon, ils ne jetteront pas leurs livres au sortir de l'école comme ces objets répugnants. Dans la suite, par la lecture, ils

acquerront les connaissances les plus particulièrement nécessaires à leur état, et ils feront ainsi leur chemin dans le monde.

L'orateur parle avec admiration des *Kindergartens* (jardins de l'enfance) et des méthodes d'enseignement qu'on y pratique. Puis, entrant dans d'autres détails, il ajoute.

Une des premières conditions pour avoir de bonnes écoles, c'est d'avoir des instituteurs préparés spécialement pour cette profession. Dans Ontario, le gouvernement dépense \$40,000 par année à cette fin. Les candidats doivent passer trois mois dans une école modèle, puis six mois dans une école normale, et alors ils sont généralement en état de recevoir leur diplôme. Si la chose était possible, il préférerait que les aspirants entrassent à l'école normale à quinze ans pour y passer au moins trois ans; mais les ressources de la province ne le permettent pas. Le système tel qu'il est a donné d'excellents résultats.

Une autre question est celle de savoir comment on gardera ces instituteurs préparés aux dépens de l'Etat. Il faut leur donner un salaire assez élevé pour qu'ils ne trouvent pas leur profit à changer de profession.

Les nombreuses absences des élèves sont un autre mal qu'il faut corriger. M. Ross a fait passer une loi dans Ontario rendant obligatoire la présence des enfants à l'école, excepté durant 6 semaines de l'année scolaire. Il faudrait former l'opinion publique pour qu'elle coopérât à l'observation de cette loi.

L'Hon. ministre dénonce ensuite les examens périodiques et officiels, qui ne donnent pas le résultat qu'on en attend, parce que les instituteurs peuvent parfaitement dire, en se basant sur la conduite d'un élève durant toute l'année, quelles sont ses connaissances.

Il termine en disant qu'il est une foule d'autres questions que l'association peut contribuer à régler et qui sont du domaine libre. Quant aux privilèges garantis par la constitution, ils doivent être respectés, et ils le seront, adviennne que pourra.

Jeudi, 7 juillet.

SÉANCE DU MATIN.

Réunion au High School, à 9 hrs. de l'avant-midi, sous la présidence de M. J.-R. Inch.

La première conférence, *The relation of the School to the University*, est donnée par M. E.-D. Warfield, président du Collège Lafayette, Easton, Pennsylvanie.

Le but, dit-il, que l'on doit se proposer dans l'éducation, c'est de développer l'intelligence des élèves, et non de vouloir en faire des érudits.

Le véritable développement de l'intelligence humaine implique non seulement la culture de la mémoire, mais aussi de l'imagination et des sentiments de l'âme.

Parlant du cours d'études, il croit que le latin ne devrait être enseigné aux enfants que lorsqu'ils ont atteint l'âge de huit à dix ans, et le grec à ceux de dix à douze ans. Mais pour lui, le point le plus important, c'est l'étude des langues vivantes.

La seconde conférence, *Ideal School Discipline, and how to secure it*, est faite par M. G.-U. Hay, du Nouveau-Brunswick.

Pour le conférencier, cette discipline doit avoir pour base l'amour et le respect réciproque de l'élève et du maître. L'application peut en être diverse, mais c'est là le principe qui doit dominer. C'est de cette manière qu'on formera, à la fois des hommes instruits, de bons citoyens.

Mais le maître doit d'abord savoir se commander à lui-même, s'il veut former le caractère de ceux qui sont soumis à son ministère. Il doit donner l'exemple du travail et apprendre à ses élèves la manière d'observer et de penser, et non pas se borner à leur surcharger l'esprit de notions multiples.

SÉANCES DE L'APRÈS-MIDI.

Normal Training and Inspection Section. — Réunion à l'École Normale McGill, à 3 hrs., sous la présidence de M. J.-A. MacCabe.

M. J.-B. Calkin, principal de l'École Normale de Truro (Nouvelle-Ecosse), traite le sujet suivant: *Should the Academic and Professional Training of Teachers be combined?*

M. Calkin pose en principe que le système d'éducation chez un peuple doit être conforme à son degré d'avancement et aux progrès du siècle. Ce qui est regardé comme utile aujourd'hui eût été très mal à propos à une époque antérieure.

Le monde est soumis à l'évolution: c'est une transition continue. Les écoles normales ont un double but: fournir l'aliment nécessaire à l'intelligence, et lui donner la méthode. L'académie remplit le premier rôle, l'école pratique

le second ; les deux institutions doivent être réunies : les diviser entraînerait une perte de temps.

Le conférencier n'admet pas que les études psychologiques et métaphysiques se fassent d'une manière abstraite.

L'instituteur qui veut acquérir les qualités nécessaires à l'enseignement doit profiter des écoles normales, qui lui donnent la clef du savoir et le rendent apte à appliquer dans son milieu les notions qu'il acquiert. Il doit faire une revue de ses connaissances, pour en concevoir le développement historique. En voyant le chemin parcouru, il saura guider les autres qui ont à passer par les mêmes sentiers.

La question suivante : *How shall the Normal School develop Practical Skill in teaching?* M. John-A. MacCabe, principal de l'École Normale d'Ottawa.

Avant d'entrer dans son sujet, M. MacCabe dit quelques mots de l'école normale en général.

La question de l'école normale a passé par plusieurs phases, et l'on est parvenu à celle où tout le monde est d'accord sur la valeur de cette institution comme partie intégrante d'un système parfait d'éducation dans un pays quelconque. Suivant Fitch, l'existence de l'école normale est une admission du principe que l'on rencontre dans l'enseignement la même différence que dans les autres carrières, différence entre le sujet habile et celui qui est sans aptitude, et que cette différence dépend dans une large mesure de la connaissance des meilleures méthodes et des principes sur lesquels elles reposent.

Mais l'éducation est-elle un art ou une science ? L'éducation revêt ce double caractère : elle est un art quand elle tend vers la perfection de son œuvre ; elle est une science lorsqu'elle recherche les principes qui servent de base à ses méthodes. Ainsi, l'enseignement n'est pas une aveugle routine, mais un art ayant un objet déterminé. La science que doit posséder tout instituteur, comprend : 1o la nature de l'être à former, et comme conséquence naturelle, une connaissance de la psychologie et de la physiologie ; 2o les matières d'instruction ; 3o les meilleures méthodes d'enseignement et de discipline ; 4o les principes et la pratique des maîtres dans l'art d'enseigner.

Toute vraie méthode doit avoir une

relation scientifique exacte avec le sujet sur laquelle elle opère. Les manifestations de ce sujet sont l'observation, la perception, la mémoire, la réflexion, le raisonnement. Il faut que le maître fasse une étude spéciale de ces différents phénomènes subjectivement sur lui-même, et objectivement sur ses élèves.

Les connaissances de l'instituteur doivent être solides et variées, afin que son enseignement soit efficace : car il ne saurait bien enseigner ce qu'il ne comprend que d'une manière superficielle. C'est une erreur de croire que la science de l'instituteur primaire puisse se borner à ce qu'il enseigne ; au contraire, il doit, plus que tout autre, avoir reçu une instruction soignée, et connaître parfaitement la nature de l'enfant.

Une connaissance complète des meilleures méthodes d'enseignement est également nécessaire. Le maître doit savoir ce qu'ont dit et fait dans le passé, et ce que disent et font de nos jours, les honneurs les plus marquants de sa profession.

Pour devenir apte à enseigner, tout aspirant aux fonctions d'instituteur doit : 1o suivre un cours spécial dans une école normale ; 2o observer beaucoup ; 3o s'appliquer constamment et employer les méthodes des maîtres en pédagogie ; 4o enseigner sous les yeux du professeur, et tâcher de profiter des critiques qui se font nécessairement après la leçon ; 5o étudier et critiquer l'enseignement de ses confrères normaliens.

Ce n'est que par l'application de ces différents points que l'école normale peut remplir son rôle, celui de former des sujets habiles dans l'art si difficile d'enseigner.

Public School Section.—Réunion à 3 heures, dans la salle de l'Académie du Plateau, sous la présidence de M. A.-D. Lacroix.

M. A. McKay, d'Halifax, fait la première conférence : *School Preparation for Industrial Pursuits.*

L'étude M. McKay peut se résumer ainsi :

1o L'enfant doit, pendant deux trois ans, subir une première formation au *Kindergarten* (jardin de l'enfance,) sous

les soins d'un maître instruit et bien versé dans la méthode qu'on y emploie.

2o Il doit recevoir une saine éducation physique qui développe les muscles à l'aide d'exercices gymnastiques, et surtout au moyen de jeux libres, et propres à augmenter les forces physiques. Chaque élève, suivant son âge, doit être mis au courant de la structure de son corps et de la nature des aliments dont il se nourrit. On doit surtout le mettre en garde contre l'usage des liqueurs alcooliques et des narcotiques.

3o. L'artisan doit, sans doute, savoir lire, écrire et calculer.

Il faut, en arithmétique, mettre de côté les subtilités de calcul, et les remplacer par des problèmes pratiques, surtout des problèmes de toisé. L'arithmétique appliquée doit comprendre plus que la simple arithmétique commerciale

En même temps que le maître enseigne la lecture et l'écriture, il doit surtout s'efforcer d'inspirer à ses élèves le goût de s'instruire : c'est là un point important pour le futur artisan, attendu que l'éducation qu'il reçoit à l'école, se borne à bien peu de chose.

4o Tout instituteur primaire doit être bien versé dans l'histoire et les sciences économiques, afin de pouvoir, dans l'occasion, et sans mettre beaucoup de forme, inculquer à ses élèves, d'importantes vérités sur les devoirs et les droits du citoyen, la production des denrées, la relation du travail avec le capital, etc.;

5o Les forces physiques, chimiques et physiologiques du monde matériel, sont les maîtres ou les serviteurs des trois quarts de ceux qui produisent presque toute la richesse du pays. La vie de l'agriculteur, de l'artisan, du pêcheur ou du mineur n'est qu'une lutte continuelle avec ces forces, et l'agriculteur, de même que l'artisan, le pêcheur, le mineur, ne réussira dans son travail de tous les jours qu'en autant qu'il les fera servir à ses fins.

6o. Le dessin occupe depuis quelques années une place marquante dans nos programmes d'études, et l'on y consacre un temps assez considérable ; mais on devrait y donner plus d'attention dans les écoles communes et même les acadé-

mies. Car il est la base de toute saine éducation industrielle, et, comme moyen de culture générale, on peut dire qu'il est au-dessus de bien d'autres matières.

L'étude du dessin doit commencer au jardin de l'enfance, se continuer en rapport avec le modelage, s'appuyer sur la géométrie, et devenir ainsi le premier moyen de culture manuelle et de formation du goût. Le grand obstacle à l'enseignement du dessin est le manque de professeurs spéciaux ; aussi ne devrait-on rien épargner pour s'assurer les services de tels maîtres.

7o. Dans la culture manuelle, il faut avoir en vue, d'après le mot de Bacon, *une juste et légitime familiarité entre l'esprit et les choses*. Elle n'est après tout que le développement du jardin de l'enfance, attendu qu'elle repose sur la même base psychologique. On l'a introduite déjà dans nos meilleures écoles sous différentes formes, telles que le modelage, le dessin, l'architecture, la géométrie, la fabrication de produits physiques et chimiques. On a également pris une autre mesure importante : l'usage pour les garçons d'outils propres à travailler le bois, et pour les filles la couture et l'art culinaire.

La seconde conférence : *The Study of Form in the Public Schools*, est donnée par M. S.-P. Robins, principal de l'Ecole Normale McGill.

L'étude de M. Robins s'applique surtout à l'enseignement de la géométrie, qui, selon le conférencier, doit être intuitif. Mettant en pratique ce qu'il conseille, il donne, à l'aide d'objets, de morceaux de papier découpés, de figures au tableau noir, une théorie assez complète des angles, des triangles et du cercle, et démontre des théorèmes que de jeunes enfants ne comprendraient que difficilement, si l'on traitait ces propositions d'une façon technique.

Kindergarten Section.—Réunion au Collegiate Institute, à 3 heures, sous la présidence de Mme Newcombe.

La première conférence : *The relationship of the Kindergarten to Art*, est donnée par Mlle Caroline Hart, inspectrice générale des jardins de l'enfance dans la province d'Ontario.

Mlle Hart fait voir l'utilité de ces institutions. Elle parle du développement de la pensée chez l'enfant, grâce aux productions artistiques qu'on expose sous ses yeux. Tout objet met son intelligence en éveil : il interroge, il veut connaître la nature de tout ce qui s'offre à ses regards.

L'œuvre des jardins de l'enfance est, dans l'opinion de la conférencière, esthétique et utilitaire à la fois : il faut la favoriser dans la mesure la plus large.

La seconde conférence : *The Social Aspect of the Kindergarten*, est faite par Mlle Susan Harriman, d'Halifax.

Le jardin de l'enfance, suivant Mlle Harriman, est l'un des plus grands facteurs de la civilisation. Les habitudes d'ordre, de travail et même de vertu que le petit enfant y contracte, se conservent le plus souvent, et il en ressent tous les jours l'influence bienfaisante.

Higher Education Section.—Réunion au High School, à 3 heures, sous la présidence de Sir William Dawson.

La première conférence : *Is a Common Standard of Matriculation desirable?* est donnée par le Rév. M. Adams.

Une discussion à laquelle prennent part MM. McGregor, Cox, Petry et McMurchy, s'élève sur cette question, et finalement M. McMurchy, appuyé par M. Adams, propose qu'un comité soit nommé par l'association ayant pour objet d'obtenir tous les renseignements possibles au sujet de la création d'une inscription matriculaire uniforme pour toute la Puissance.

M. McMurchy propose de plus que le même comité s'occupe de la *réciprocité des diplômes*.

La seconde conférence : *The pronunciation of Latin in the Universities.* — 2o *Is Uniformity practicable?* est faite par M. A.-J. Eaton.

Cette étude donne également lieu à une discussion, dans laquelle MM. Harper, Coussirat, Darey et Stornburn, font connaître leurs vues sur ce sujet.

Le même jour, à 8 heures du soir, la section se réunit de nouveau au High School, sous la présidence de l'hon. G.-W. Ross.

Le Rév. M. Grant, principal du Queen's

College de Kingston, traite la question : *University and University extension in Canada.*

L'idéal de l'université, dit le conférencier, serait l'expression parfaite de la plus haute civilisation. Devant conduire la nation dans les aspirations les plus nobles et les plus élevées, il faut, que comme, les nations, elles grandissent lentement. Il y a peu d'universités réellement grandes. Il serait absurde d'en chercher sur ce sentiment, quoique les Etats-Unis possèdent à eux seuls autant d'institutions portant ce nom que l'Europe.

Et ceci n'est pas surprenant. Le Canada n'est pas une nation ; il ne fait que commencer à vouloir prendre place au rang des nations, et il n'est pas encore décidé sur les moyens qu'il doit employer pour y arriver.

Cependant, si sous le rapport des universités nous n'avons rien de bien digne d'attirer l'attention des étrangers dans notre passé, ce passé est honorable et autorise les plus grandes espérances pour l'avenir. Chaque province ayant plus de cinq cent mille âmes de population possède au moins une université ayant assez de ressources pour se maintenir honorablement.

La province de Québec, pour sa part, en a trois, Laval, McGill, Lennoxville, et la façon dont elles s'acquittent de leur mission est une preuve que nous n'en avons pas besoin d'autres. Les progrès récents de McGill sont aussi voir que le Canada arrive vite à la maturité intellectuelle.

En passant, M. Grant exprime l'opinion que ceux qui aspirent aux professions ne sauraient mieux faire que de suivre un cours universitaire complet.

Plus on se hâte, dit-il, moins on avance.

Nous n'avons pas de ces universités dont le rôle consiste uniquement à accorder des diplômes. Mais en cela, comme sous d'autres rapports, nous souffrons de la concurrence américaine.

Les universités ont le devoir de prendre en considération les besoins créés par les conditions de notre développement matériel. Mais, il ne faut pas oublier non plus qu'aucune somme d'argent ne peut payer l'âme d'un peuple. Il faut résister à l'envahissement du matérialisme.

Il appartient à la vieille province de Québec de montrer le chemin dans tout ce qui touche à l'éducation. La diversité d'origine de notre population est un obstacle formidable, mais il peut être surmonté. Tous les enfants devraient apprendre l'anglais et le français.

Une population ainsi instruite marcherait à la tête des nations de ce continent. Mais les Canadiens-Français doivent, plus que les autres, faire apprendre les deux langues à leurs enfants, parce que la langue des cinquante-neuf soixantièmes des habitants de ce continent est l'anglais.

C'est un crime d'envoyer un enfant pour lutter dans le monde sans lui avoir enseigné la langue de condamné d'avance à rester aux derniers rangs de la société.

Le conférencier apprécie les Canadiens-Français pour leur industrie, leur économie, leur esprit artistique. Il croit qu'ils devraient se tourner vers le Nord-Ouest plutôt que vers la Nouvelle-

Angleterre, où ils sont forcés de s'adonner à des travaux qui ruinent leur santé.

Les hommes qui ont défriché les terres ingrates des cantons de l'Est sont dignes d'être placés sur les plaines les plus fertiles du monde. *Quand un curé Labelle se lèvera-t-il pour les y conduire ?* (Appl.)

M. Grant termine en suggérant la réunion d'une conférence composée des différents surintendants provinciaux de l'instruction publique, des représentants des universités et des principaux savants du pays pour discuter les questions se rapportant à l'éducation.

L'étude de M. Grant est suivie d'une série d'exercices callisthéniques par les élèves de Melle Barnjum.

Vendredi, 8 juillet.

SÉANCE DU MATIN.

Réunion dans la salle du High School, à 9 heures, sous la présidence de l'Hon. G. Ouimet, surintendant de l'éducation de cette province.

Rapports des différents comités.

La première conférence: *Aperçu historique de l'enseignement en Canada depuis ses origines jusqu'à nos jours*, est donnée par M. Verreau, principal de l'École Normale Jacques-Cartier.

En s'avancant sur l'estrade, M. Verreau est salué d'applaudissements.

Il remercia l'association de l'avoir choisi pour porter la parole, bien qu'il dût le faire dans une langue que le grand nombre des instituteurs ne comprenait pas: ce qui lui faisait apprécier davantage l'accueil sympathique dont il était l'objet.

Considérant l'heure avancée et la somme de travail qui restait à faire, il se restreignit aux grandes lignes de son sujet, parce que le sujet de sa conférence tel qu'il l'avait indiqué dans le programme, n'était malheureusement pas exact.

Parlant de l'éducation au Canada, il dit qu'il ne s'était arrêté qu'à la province de Québec, au lieu de s'étendre à toute la Puisseance; mais qu'après cette grande convention, il sera en mesure de comprendre, dans une nouvelle étude sur l'enseignement, toutes les provinces d'un océan à l'autre. (Appl.)

Sans chercher à flatter notre amour-propre, dit-il, nous pouvons proclamer que les premiers foyers de lumières dans l'Amérique du Nord ont été l'œuvre des deux races les plus intelligentes et les plus actives de l'Europe, et que c'est de Boston et de Québec que le mouvement intellectuel s'est propagé sur cette partie du continent.

Pour ne parler que de notre province, l'ancienne Nouvelle-France, l'enseignement commença avec la colonisation à Québec, à Trois-Rivières, puis enfin à Montréal, la grande métropole actuelle.

La première fondation scolaire remonte à 1636, époque où les PP. Jésuites ouvrirent une école à Québec dans laquelle vingt élèves furent admis. Les PP. en eurent la direction jusqu'à la conquête.

L'éducation régulière des filles dans la vieille capitale ne commença qu'en 1638, et fut donnée par les Ursulines. Il faut remarquer qu'à cette époque il y avait à peine une douzaine d'enfants nés au pays, en état de fréquenter les écoles.

Que Trois-Rivières eût des écoles dès son origine, on peut le conclure de l'admirable lettre que François Hertel, un des premiers enfants nés dans la place, adressait à sa mère, alors que, retenu captif chez les Iroquois, il l'informait que ses ennemis lui avaient coupé l'un des doigts dont il se servait pour lui écrire.

Tout le monde sait que la célèbre Marguerite Bourgeoys a été la première institutrice à Montréal.

Dès 1657, elle réunissait autour d'elle les jeunes garçons et filles capables d'être instruits. En 1664, une école de garçons fut fondée par l'abbé Souart; cette école s'est maintenue jusqu'au milieu de ce siècle, à l'ombre du Séminaire et de la vieille église paroissiale. Vers la fin du siècle de dernier, une autre école fut ouverte sur la rue Saint-Laurent, laquelle eut l'honneur de compter au nombre de ses élèves le grand évêque Plessis.

Ici le conférencier fait l'éloge mérité de la communauté des Dames de la Congrégation.

C'est, dit-il une institution vraiment nationale, dont les ramifications s'étendent aujourd'hui au-delà des limites du Canada. Marguerite Bourgeoys prit en mains, l'éducation de la femme, qui est la base de la société; elle enseigna aux jeunes personnes à devenir ce qu'elles devaient être, surtout à cette époque, des femmes remplies de force morale, de modestie, de courage en face des dangers au milieu desquels elles vivaient. Si les Canadiens-Français ont conservé un certain caractère de politesse et d'urbanité que les étrangers à leur origine veulent bien reconnaître, ils le doivent dans une grande mesure à l'œuvre de Marguerite Bourgeoys.

Ensuite, M. Verreau attire l'attention de son auditoire sur un point qu'il considère comme très important dans l'histoire de l'enseignement au Canada.

On a souvent répété l'accusation que l'éducation du peuple avait été négligée par ceux qui exerçaient le pouvoir temporel et religieux aux premiers jours de la colonie. Ceux qui portent ces accusations oublient les circonstances dans lesquelles se trouvait le pays. D'abord, la population était disséminée sur un vaste territoire; en dehors des villes, il était presque impossible de réunir un groupe d'enfants, par conséquent, quelque chose qui ressemblât à une école. Dans les endroits où la population était plus rapprochée, comme dans l'enceinte des forts, les pères de famille étaient presque tous de vieux soldats désireux de voir leurs fils marcher sur

leurs traces. De plus, les escarmouches continuelles avec les sauvages, et plus tard les luttes avec les colonies avoisinantes, forçaient très souvent de jeunes garçons de 14 ans, et même de 12, à porter le mousquet, et les femmes seules restaient chargées des travaux des champs.

Il en fut ainsi à peu près jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, époque où cet état de choses fut amélioré.

Une paix relativement grande régnait alors par toute la colonie, et permettait un certain développement de l'agriculture et du commerce. Les habitations se rapprochaient, et les chemins commençaient à s'ouvrir. Sans tarder, on s'occupa des écoles. Dès 1718, le gouverneur général, M. de Vaudreuil, M. Begon, intendant, et l'évêque de Québec demandaient à la cour des institutrices pour les enfants de la campagne. Ces demandes se renouvellent et deviennent de plus en plus pressantes. Enfin, le gouvernement français envoie 12 maîtres d'écoles en 1723. C'est peu, dira-t-on. Mais il ne faut pas oublier que vers cette date, on comptait à peine 10,000 enfants au-dessous de 15 ans dans toute l'étendue de la colonie, c'est-à-dire du Golfe à l'entrée du lac Ontario.

Cependant le clergé n'avait pas attendu jusqu'en 1718 pour s'occuper de l'enseignement du peuple en dehors des villes. Mgr Laval, après avoir établi son séminaire à Québec, fondait, sur une de ses propriétés, une école destinée à former des artisans, des cultivateurs et des instituteurs. Si le succès n'a pas répondu à l'entreprise, l'intention de l'illustre prélat n'en mérite pas moins notre reconnaissance. L'essai était prématuré, et je crois qu'il échoua à cause du petit nombre d'enfants que renfermait alors le pays.

Mais à partir de 1718, on songea à établir une véritable école normale pour former les instituteurs, et ce fut ici, à Montréal, que se firent les premières tentatives. Un homme plein de dévouement, qui dirigeait alors l'hôpital général, fit les premières avances au gouvernement, qui les accepta immédiatement et lui fit chaque année une somme considérable pour l'époque, à condition qu'il formerait et fournirait huit maîtres chaque année.

En 1680, une école de navigation fut établie à Québec par Joliette et elle s'est maintenue jusqu'à la conquête.

Arrivé à cette date, M. Verreau soutient que cet événement avait été l'occasion de plusieurs grands avantages que nos historiens n'ont pas toujours su apprécier.

Sous le nouveau régime, l'odieuse corvée disparut, de même que le service militaire qui, bien que glorieux en soi même, ne donnait pas le pain de la famille. Les guerres continuelles des dernières années avaient appauvri le peuple; la conquête avait semé des ruines partout, surtout dans le district de Québec. Quand les armes eurent décidé du sort de la patrie, retiré dans ses foyers, le Canadien, qui se défiait quelque peu de ses nouveaux maîtres, put librement s'occuper des besoins de sa famille. Par nécessité, il se fit charpentier, forgeron, tisserand, aussi bien que cultivateur. L'industrie domestique se déploya rapidement, et c'est à partir de cette époque, que l'on vit fabriquer, même dans les plus pauvres maisons, l'étoffe et la toile du pays. Les terres furent, sinon mieux, au moins plus largement cultivées; on passa de la misère à l'aisance, et, pour plusieurs, de l'aisance à la richesse.

En moins de quinze ans, un immense changement s'était opéré, et lorsqu'en 1775, les Bostonais pé-

nétrèrent dans le pays, ce qui les surprit le plus, ce fut d'y trouver l'existence aisée des cultivateurs, animée par le caractère de gaieté et de bonne humeur qu'ils tenaient de leurs ancêtres.

Le conférencier, pressé par le temps, passe rapidement sur la période qui s'écoula de 1800 à 1841, durant laquelle le système scolaire s'améliora et se développa petit à petit.

De 1841 à 1851, eut lieu la grande lutte qui devait aboutir au système d'éducation actuel. Les avantages qui devaient découler de ce système ne furent pas compris d'abord par tout le monde. La crainte de la taxe directe, de la *taille* comme disaient les anciens, en effraya un grand nombre, et plus d'un citoyen qui s'était efforcé de faire fonctionner la loi, eut malheureusement à payer son zèle en matière scolaire par la perte de sa grange, des plus beaux animaux de sa ferme, ou de sa maison.

Maintenant ceux qui travaillent à la cause de l'éducation, n'ont pour ainsi dire qu'à recueillir les fruits des luttes pénibles soutenues par leurs devanciers. La cause de l'enseignement primaire — c'était le seul en cause, on peut dire que c'est le plus nécessaire — cette grande cause est désormais gagnée. Nous ne devons pas oublier qu'en y travaillant tous ensemble, nous ne travaillons pas simplement pour la gloire, mais pour le bien réel et l'avantage du pays tout entier. (Appl.)

En terminant, M. Verreau rappelle les succès étonnants obtenus par Sir William Dawson dans l'organisation de l'Université McGill, le zèle et la générosité de ses compatriotes qui l'ont si royalement secondé.

Il fait une allusion délicate à l'Hon. M. Ouimet, dont il aurait eu à louer la prudence, la largeur d'idées et le dévouement, s'il n'avait pas eu à parler en sa présence; et c'est les larmes aux yeux qu'il rend un juste tribut d'hommage à la mémoire de l'Hon. M. Chauveau, le grand champion de l'éducation dans cette province.

M. le Président remercie le conférencier de son intéressante étude; il félicite l'association de compter au nombre de ses membres, un homme aussi distingué que M. Verreau.

«Des hommes comme M. l'abbé Verreau, dit-il, sont précieux, et c'est toujours un honneur pour une association de posséder de tels membres.»

La seconde conférence: *The Education of Juvenile Offenders*, est faite par M. Donald J. McKinnon de l'École Industrielle Victoria, Toronto.

M. McKinnon donne d'abord un court aperçu de l'École industrielle de Mimico.

parle de la manière dont elle fut conduite, et du nombre d'élèves qui lui furent confiés, Il passe ensuite à l'école de Toronto, et fait connaître le genre de formation que reçoivent les jeunes délinquants, ainsi que les résultats obtenus jusqu'à présent.

La dernière conférence : *Psychology in its Relation to the Art of Teaching*, est donnée par M. James Seth, du collège Dalhousie, Halifax.

En éducation, comme ailleurs, l'on sent aujourd'hui la nécessité de faire une science de l'enseignement. L'empirisme est passé de mode. L'éducation, est regardée comme un art basé sur la psychologie. En considérant la fin de l'éducation, on voit que l'instituteur doit suivre la nature, c'est-à-dire développer l'intelligence de l'enfant suivant les lois de la croissance naturelle. Mais, afin d'aider la nature dans son œuvre, il faut que le maître l'interroge dès le commencement : de là, l'importance des études psychologiques.

SEANCES DE L'APRÈS-MIDI.

Réunion au High School. à 3 heures, sous la présidence de Sir W. Dawson.

La première conférence : *The Place of the Classics in a High School Course*, est donnée par M. A.-W. Stratton, du Collegiate Institute de Hamilton, Ont.

L'opinion du conférencier est que tout gradué d'un High School doit posséder les éléments d'une langue étrangère—moderne ou classique—par exemple, l'allemand, le français, le latin ou le grec. Il dit que, il y a cinquante ans, le latin occupait une place beaucoup trop importante dans le cours des High Schools d'Ontario. Cet état de choses était le résultat du peu de cas que l'on faisait alors de l'étude des sciences. Dans la suite, il s'opéra une réaction, et aujourd'hui, le latin et le grec sont par trop négligés. En terminant, il ajouta que, pour un étudiant, la connaissance d'une langue étrangère, surtout du latin ou du grec, lui facilité singulièrement l'intelligence de sa propre langue : de là la nécessité de restaurer l'étude des classiques.

A 8 heures, dans la même salle, a lieu

la dernière réunion, sous la présidence de M. J.-R. Inch.

Les rapports des différentes sections sont présentés et acceptés (1).

M. E.-D. Warfield, du collège Lafayette, fait une conférence : *Illustrated Lecture on Oxford*.

M. Warfield donne un aperçu historique d'Oxford, dont il fait remonter la fondation à Alfred le Grand ; il parle des différentes phases par lesquelles l'université a passé, de son accroissement sous le règne des Tudors, et il appuie en particulier sur le prodigieux développement qu'elle a pris dans ces derniers temps. Il rapporte ses luttes avec Cambridge, et fait connaître l'influence qu'elle a exercée dans le passé et qu'elle exerce encore de nos jours sur la nation anglaise.

L'orateur avait à sa disposition un grand nombre de vues, de dessins représentant les collèges, les bibliothèques, les musées et les collections de tous genres que renferme l'institution : ce qui a contribué à rehausser l'attrait de sa conférence, déjà intéressante par elle-même.

Après M. Warfield, est venu Sir W. Dawson, qui, ayant été le premier à souhaiter la bienvenue aux membres de la convention, voulut aussi être le dernier à leur adresser la parole.

Il les félicite sur la somme de travail qu'ils ont accomplie, et la bonne entente qui n'a cessé de régner entre eux pendant la durée du congrès. La conférence, dit-il, n'a peut-être pas été aussi nombreuse qu'on aurait pu le désirer, bien que chaque province de la Puissance y eût plusieurs représentants. Mais ce qui doit nous faire augurer favorablement du succès de l'association, c'est que les hommes qui se distinguent le plus dans l'enseignement, les hommes les plus versés dans la science pédagogique, ont pris une part active à ses travaux. Nous avons donc tout lieu d'espérer dans l'avenir. Il ajoute qu'il est heureux de constater que les systèmes d'éducation qui prévalent dans les diverses provinces ne diffèrent pas entre eux autant qu'on pourrait le

(1) Nous donnerons une version de ces travaux dès que le rapport officiel de la convention aura été publié.

croire, et qu'il serait facile d'en venir à l'uniformité. Il expose, en terminant, des principes d'une haute portée éducative, et souhaite aux instituteurs que leur seconde réunion soit encore plus nombreuse et plus utile que la première.

LA RENTRÉE.

La réouverture des classes, dit le *Monde*, aura lieu dans quelques jours.

Cette circonstance nous ramène naturellement à la question scolaire, qui demeure toujours d'ailleurs la question sociale la plus importante, celle qui commande la plus tendre sollicitude des parents, et du pouvoir public quand il est sagement inspiré.

Plus que la fortune matérielle, l'instruction et l'éducation bien dirigées font le bonheur des particuliers. Elles constituent aussi le facteur le plus puissant de la prospérité comme de la grandeur morale des nations.

C'est l'éducation qui fait l'homme libre. L'indigène des pays africains est sauvage, parce qu'il est privé du bienfait de l'éducation. Instruisez-le, et il comprendra la dignité de l'homme, la grandeur de ses destinées et l'inappréciable valeur du don divin de la liberté.

Sans éducation, il est esclave, dégradé, féroce comme le fauve des forêts. L'éducation ouvre son intelligence et jette dans son cœur la semence de toutes les vertus.

Voilà le travail de la bonne éducation morale. Son objet principal est la culture de l'âme, la satisfaction de tous les besoins de l'âme.

A part cela, l'homme a des besoins physiques, intellectuels et moraux qu'il lui faut satisfaire.

Il y arrive au moyen de l'*instruction*, c'est-à-dire par la culture des lettres, des sciences et des arts.

Chaque pays a son système d'enseignement. C'est une œuvre nationale qui ne s'emprunte pas absolument d'un pays à l'autre, car l'enseignement dans chaque pays doit être conforme au caractère, aux tendances de la nation et à ses besoins économiques.

Mais dans chaque pays il y a l'enseignement primaire. Celui-là pourrait être uniforme dans tous les pays du monde car son principal objet est de former le cœur de l'enfant à toutes les vertus chrétiennes et sociales. C'est l'école du cœur.

Notre système d'éducation primaire est parfait. Nous ne croyons pas qu'il se puisse rencontrer nulle part un système d'enseignement primaire mieux conçu ni mieux appliqué.

Mais l'enfant grandit, ses aptitudes se dessinent, et il devra bientôt faire le choix d'une carrière. L'enseignement doit alors diriger ses aptitudes et ses aspirations, et le mettre en état de les satisfaire. Son bien-être matériel et l'intérêt de la société l'exigent.

C'est ici que commence le rôle de l'instruction.

A cet égard notre système d'enseignement est-il actuellement ce qu'il devrait être ?

Entre la modeste école primaire et le collège classique, les écoles normales et académies, ne pourrait-il pas y avoir place pour un système régulier et complet d'écoles polytechniques, où l'on pourrait donner aux enfants l'enseignement qui convient à leurs aptitudes et aux circonstances de leur vie.

Ce système existe ailleurs. Ne peut-il pas être introduit ici, avec les modifications commandées par les exigences économiques du pays ?

Nos universités, nos collèges classiques, nos écoles normales, nos couvents, nos académies, en un mot, toutes nos institutions d'enseignement, si remarquablement dirigées, répondent-elles bien à tous les besoins actuels de la jeunesse du pays ?

Les parents font-ils tout ce qu'ils doivent faire pour assurer à leurs enfants l'enseignement le plus conforme à leurs aptitudes, et par conséquent ce qui pourrait le plus facilement assurer leur bien-être et les rendre plus utiles à la société ?

L'Etat et tous les corps publics peuvent-ils faire davantage pour l'avancement et la diffusion de l'instruction publique, sous toutes ses formes, dans la province ?

Ne vaudrait-il pas mieux avoir un

peu moins de collèges classiques et plus d'écoles industrielles ?

Nos universités et nos collèges n'ont aujourd'hui d'utilité que pour ouvrir à la jeunesse le temple auguste de la religion et la carrière des professions libérales. C'est le petit nombre qui arrive avec succès.

Les arts et les industries en attirent un plus grand nombre.

Il nous manque des écoles polytechniques où nos enfants pourraient recevoir l'étude des arts et des diverses branches de l'industrie.

Les corps enseignants, les membres du Conseil de l'Instruction publique, comprennent l'importance de tous les développements que l'on pourrait encore donner à l'instruction publique dans cette province, mais les moyens pécuniaires nécessaires pour créer, organiser, et faire fonctionner ces institutions ont jusqu'aujourd'hui fait défaut.

Nous admettons cela. Aussi nous ne blâmons, nous n'accusons personne. Cette lacune si regrettable est due au malheur des temps plus qu'à l'insouciance de nos hommes publics à l'égard de l'enseignement industriel. Il faudrait faire ici l'histoire de nos luttes publiques depuis au-delà d'un siècle, pour trouver les causes multiples de cette lacune regrettable dans notre système d'enseignement.

Mais le temps est arrivé d'attirer sérieusement et de haut, l'attention du peuple à ce sujet. Nous sommes certain qu'il répondra favorablement à tous les sacrifices qu'on lui demandera de faire à ce sujet. Car il sait que de toutes les taxes, c'est celle prélevée pour l'instruction publique qui lui profite le plus directement.

Vénérons nos vieilles institutions classiques. Ce sont les moments de notre nationalité, mais à côté de nos collèges élevons les écoles de l'industrie, afin que nos enfants reçoivent l'éducation et l'instruction nécessaire pour les mettre en état de soutenir avec avantage les luttes pour la vie, dans les carrières industrielles, comme dans les professions libérales.

LE CENTENAIRE DE COLOMB.

On vient d'inaugurer à Paris, à la Bibliothèque Nationale, l'exposition des cartes et manuscrits relatifs à la découverte de l'Amérique, exposition organisée à l'occasion du 400^e anniversaire de ce grand évènement.

Pour réunir cette riche collection de cartes et de manuscrits, il a fallu s'adresser au département des archives, au dépôt des cartes et plans de la guerre, et puiser largement dans les archives géographiques du ministère de la marine.

Tout cela a été installé avec un goût parfait dans trois salons, à côté de la salle des cartes et des manuscrits géographiques.

Parmi les cartes, on en voit une datant de 1400, et donnant l'état du monde comme on se le figurait en ce moment ; à l'ouest de l'Europe, une vaste mer, puis une île, qui est le Japon, encore d'autres îles, enfin ce continent fantaisiste qui, au dire de nos ancêtres, était baigné par la mer des Epides, rêve de tous les navigateurs de l'époque.

Christophe Colomb, part, fait plusieurs voyages. Nous voyons que, si à cette époque, on possédait quelque peu la configuration des côtes des Antilles, de la Louisiane, de la Floride, même de l'embouchure du Saint-Laurent, on n'avait que peu de données sur le reste.

Puis des cartes annotées en espagnol, en latin, en français, nous montrent les progrès de la domination castillane dans le Mexique, l'Amérique centrale et les vastes territoires de l'Amérique du Sud ; ceux de nos compatriotes à la Louisiane et au Canada, et enfin ceux des Hollandais qui occupent la presqu'île de Manhattan, où s'élève actuellement New-York.

Trois globes très curieux : deux en bois datent de 1527 ; dans ces globes, la forme du continent américain est très grossièrement indiquée. L'isthme de Panama est ouvert : ce ne fut que quelques années après que l'on reconnut qu'il n'existait aucun détroit traversant l'isthme.

Parmi les livres et atlas, il y en a de

magnifiques. Citons notamment l'atlas annoté de Christophe Colomb, ou plutôt, comme nous le voyons sur la couverture de *Don Cristobal Colon*. Les armes du grand navigateur figurent sur la première page. Ces armes sont maintenant celles de la famille de Veragua.

LE CENTENAIRE DE L'AMÉRIQUE

AMÉRIC VESPUCE

M. John Boyd Thacher, commissaire de l'exposition de Chicago pour l'Etat de New-York, propose de fixer au 5 mai prochain l'ouverture de l'exposition, parce que, dit-il, c'est l'anniversaire du jour où l'Amérique a reçu son nom, et qu'il n'est que juste de rendre hommage à la mémoire d'Améric Vespuce, le navigateur florentin qui a découvert, en 1497, le nouveau continent, et de l'associer aux fêtes commémoratives organisées en l'honneur de Christophe Colomb.

M. Thacher rappelle que ce n'est pas Vespuce qui a donné le nom d'Amérique au continent découvert par lui. C'est une petite brochure publiée à Saint-Dié, le septième jour des calendes de mai 1507 qui, pour la première fois, a proposé de donner à la quatrième partie du monde récemment découverte, le nom d'Amérique, formé avec le prénom du navigateur florentin Vespuce. Or, le septième jour des calendes de mai correspondait au 25 avril, ce qui, depuis l'adoption du calendrier grégorien, représente exactement le 5 mai.

Par une curieuse coïncidence, le 5 mai tombera l'année prochaine, un vendredi ; c'est un vendredi que Christophe Colomb est parti de Palos, c'est également un vendredi qu'il aperçut la terre pour la première fois ; au retour de son premier voyage, il est arrivé à Palos un vendredi ; enfin le 21 octobre prochain, jour fixé pour l'Exposition de Chicago, et qui sera le quatre centième de la découverte de l'Amérique, est encore un vendredi.

Il y a là de quoi réhabiliter le vendredi aux yeux des personnes superstitieuses.

Pour en venir à Améric Vespuce, un livre récemment publié à Londres par M. John Flake sous ce titre : *The discovery of America*, fait justice d'un singulier préjugé et de la plus étrange calomnie qu'ait jamais enregistrée l'histoire. Depuis des siècles, le navigateur florentin est présenté comme un imposteur, qui n'accomplit même pas les voyages dont il revendiquait l'honneur et qui, en tous cas, parvint par une prodigieuse fête littéraire à s'approprier la gloire de Colomb, en donnant son propre nom au nouveau monde.

La singulière et puérile conception ! Quoi ! le Florentin se serait dit : "Voici un continent que Colomb a découvert ; j'y viens après lui, c'est chose notoire ; mais je vais écrire que j'en suis le véritable inventeur, et l'univers l'appellera Amérique au lieu de l'appeler Colombie ?" C'est la légende. En réalité, Vespuce ne tenta jamais rien de semblable, et mourut sans savoir qu'il existait un continent destiné à s'appeler Amérique. Ce qu'il affirma à bon droit, c'est qu'il avait personnellement exploré, au sud de l'Equateur, des terres immenses.

Ces terres furent le vrai *Nouveau Monde* pour ses contemporains, toujours convaincus que les côtes touchées par Colomb étaient celles de l'Asie. Beaucoup plus tard, quand la connexité de ces terres diverses eut été établie par Vasco, Nunez, Pizarre et cent autres navigateurs, le nom d'Amérique resta attribué à la patrie. Et bientôt l'opinion s'établit que Vespuce avait systématiquement confisqué ce qui appartenait en propre à Colomb.

Tout cela montre une fois de plus combien il importe en histoire de n'admettre que le document. Les vieux portulans sont là, qui plaident éloquemment pour ces deux grands calomniés, Colomb et Vespuce, et les montrent marchant par des voies distinctes à un résultat où ils ont eu chacun leur part, sans peut-être en soupçonner ni l'un ni l'autre toute l'importance.

POPULATION CANADIENNE-FRANÇAISE AUX ETATS-UNIS.

Maine.....	52,986
New-Hampshire	47,682
Vermont	31,467
Massachusetts.....	165,325
Rhode-Island.....	37,338
Connecticut.....	27,598
New-York.....	100,500
Alabama.....	500
Arizona.....	300
Alaska.....	300
Arkansas.....	800
Californie.....	25,000
Colorado.....	6,000
Dakota Nord.....	15,000
Dakota Sud.....	12,000
Delaware, District de Colombie, Floride, Georgie et Idaho....	5,000
Illinois.....	70,000
Indiana.....	8,400
Iowa.....	25,000
Kansas.....	8,500
Kentucky, Louisiane et Maryland.....	2,000
Michigan.....	127,000
Minesota.....	71,600
Mississippi.....	4,100
Missouri.....	6,500
Montana.....	42,000
Nebraska.....	12,000
Nevada, New-Mexico, New-Jersey et Caroline du Nord.....	6,700
Ohio.....	13,200
Oregon.....	5,733
Pennsylvanie.....	19,500
Caroline du Sud, Tennessee, Texas, Utah et Virginie....	2,600
Washington.....	10,500
Virginie Ouest et Wyoming....	3,500
Wisconsin.....	52,000

1.009,596

A. BOURBONNIÈRE,

Guide des Français aux États-Unis.

VARIÉTÉS.

Le bréviaire de Pétrarque. — De la succession Borghèse, la bibliothèque vaticane vient de recueillir, par les soins

de Léon XIII, le bréviaire possédé par Pétrarque. Ce livre précieux nous rappelle des habitudes peu connues aujourd'hui des hommes du monde. Un bréviaire, en effet, entre les mains de Pétrarque n'était pas un objet de luxe, mais un livre de prières d'un usage quotidien. Les feuilles de vieux parchemin sont tout usées, surtout à l'endroit où se trouve l'Office de la sainte Vierge.

On reconnaît bien l'illustre poète, avec sa touchante dévotion envers la " *Virgine di sol vestita*," à laquelle il offrait ses hommages et ses larmes. Après la mort de Pétrarque, le bréviaire passa à la cathédrale de Padoue avec la recommandation faite aux chanoines par le poète mourant : *Ut orent Christum et Beatam Virginem pro me*. Les chanoines en firent hommage à Paul V, des mains duquel il passa dans la famille Borghèse.

Le caoutchouc. — *L'Electrical Engineer* de New-York nous apprend qu'on vient de découvrir dans l'Amérique du Sud, dans la vallée du Haut-Orénoque, d'immenses forêts vierges d'arbres à caoutchouc, qui fournissent un produit supérieur à celui de Para.

Parmi les diverses variétés d'arbres à caoutchouc trouvées par les explorateurs dans le cours supérieur du fleuve, il y en aurait quelques-unes qui paraissent identiques à celles de l'archipel Malais.

Immigration. — Un des appendices au rapport du ministre d'Agriculture pour 1891-92, traite spécialement de l'immigration,

Nous y trouvons des informations très intéressantes à ce sujet.

Ainsi on voit que 23,435 immigrants sont débarqués à Québec dans le cours de l'année dernière, soit 3,229 de plus que l'année précédente. Sur ce nombre, il y avait 11,782 Anglais, 903 Irlandais, 1,981 Ecossois, 951 Allemands, 199 Islandais, 315 Russes, 1,188 Juifs russes, 143 Mennonites, 115 Autrichiens, 6 Bavaurois, 6 Italiens, 7 Bohémiens et 10 Hongrois. 9,782 sont entrés commé cul-

tivateurs, journaliers de fermes et journaliers.

Le nombre total des immigrants arrivés dans le port de Québec, depuis 1829 est comme suit :

802,100, d'Angleterre ;

549,555, d'Irlande ;

198,811, d'Ecosse ;

184,312, d'Allemagne et de la Scandinavie ;

Et 21,456 des autres pays de l'Europe, faisant une population totale d'émigrés de 1,756,237 âmes.

L'an dernier, 10,118 immigrants sont débarqués dans le port d'Halifax.

Un nombre beaucoup plus considérable, débarqués dans les ports des Etats-Unis, se sont aussi établis au Canada.

Il faut encore ajouter 2,266 immigrants venus du Dakota et qui se sont établis dans l'Ouest canadien, pendant l'année dernière.

* * *

Juifs aux Etats-Unis.—Le nombre des Juifs qui s'établissent aux Etats-Unis devient prodigieux. Depuis 1883, l'Autriche et la Russie ont fourni plus de 600,000 immigrants juifs. La seule ville de New-York en compte plus de 300,000, de sorte qu'il y a un Juif sur six habitants. En ce moment, on constate qu'il y a plus de 3 millions de Juifs sur un total de 62 millions d'habitants. Cette proportion est plus considérable que celle qui existe en Autriche, monarchie où l'on compte le plus de Juifs après la Russie.

* * *

Le brouillard supprimé.—On n'ignore pas que le brouillard est une des plaies de Londres.

Un Américain, M. Johnson, prétend avoir trouvé le moyen de le faire disparaître à l'aide de décharges électriques.

Suivant lui, les décharges auront pour résultat de transformer la brume en eau, c'est-à-dire en pluie.

Ajoutons que M. Johnson ne se flatte pas seulement de délivrer les Londoniens de leur fléau atmosphérique, mais encore de voir bientôt chaque grand steamer muni d'un *annihilateur élec-*

trique du brouillard, grâce auquel bien des catastrophes maritimes pourront être évitées.

* * *

D'après la statistique commerciale de l'Angleterre, pour l'année 1890, il y a eu dans le Royaume-Uni une importation de 1,235,000,000 de douzaines d'œufs. La France et l'Allemagne en ont vendu plus de 350,000,000 de douzaines chacune. Le Canada figure pour une exportation de 2,000,000 de douzaines. La Turquie y figure pour 200,000 douzaines.

Comme on peut le remarquer, la marge est immense entre la consommation, qui est de 1,235,000,000 de douzaines, notre exportation, qui n'est que de 2,000,000 de douzaines.

Nous avons donc, sur ce point, un marché quasi illimité.

* * *

Les statistiques du département des chemins de fer viennent d'être publiées. Il y avait, le 1er juillet 1892, 14,000 milles de chemins de fer en opération, soit une augmentation de 753 milles sur l'année précédente.

Le capital total investi dans ces diverses voies ferrées est de \$816,637,000.

Les prêts et subventions à ces chemins par la Puissance, les provinces et les municipalités s'élèvent à \$192,000,000.

Le gouvernement d'Ontario a souscrit \$6,000,000, et celui de Québec \$14,000,000.

Les municipalités d'Ontario ont contribué pour un montant de \$10,000,000, et celles de Québec \$4,000,000.

Les octrois en terre s'élèvent à 56,000,000 d'acres.

La Cie du P. C. a réalisé \$22,189,000 avec la vente de 10,000,000 d'acres.

* * *

Le recensement.—Le bulletin no 11, qui est le premier de toute une série se rapportant aux nationalités, vient de paraître. Il a trait aux origines de la population et donne également le nombre de Canadiens-Français dans chaque province du Dominion.

D'après le recensement de 1861, la po-

pulation née au Canada s'élève à 4,155,014, soit de 469,469 de plus qu'en 1881. Il appert que dans la province de Québec les habitants nés sur le sol étranger représentent 5/6 de la population.

Le tableau qui suit indique le nombre des habitants nés dans le pays et celui des habitants nés à l'étranger:

NÉS AU CANADA

	1891
Colombie anglaise.....	56,291
Manitoba.....	108,018
Nouveau-Brunswick.....	29,954
Nouvelle-Ecosse.....	423,890
Ontario.....	1,710,703
Ile du Prince-Edouard.....	102,652
Québec.....	1,406,514
Territoires du Nord-Ouest.....	47,783
Total.....	4,155,004

NÉS A L'ÉTRANGER

	1891
Colombie anglaise.....	41,332
Manitoba.....	44,489
Nouveau-Brunswick.....	22,109
Nouvelle-Ecosse.....	26,506
Ontario.....	403,618
Ile du Prince-Edouard.....	6,426
Québec.....	82,021
Territoires du Nord-Ouest.....	19,016
Total.....	645,507

Nous voyons par le même bulletin qu'en 1891, la population de langue française au Canada était de 1,415,090, contre 3,385,421 de langue anglaise, soit une augmentation de 120,786 pour les Canadiens-Français et 285,846 pour les Canadiens-Anglais.

Voici comment se répartissent les deux nationalités par province.

CANADIENS-FRANÇAIS

	1891
Colombie anglaise.....	1,181
Manitoba.....	11,102
Nouveau Brunswick.....	61,767
Nouvelle-Ecosse.....	30,181
Ontario.....	101,123
Ile du Prince-Edouard.....	11,847
Québec.....	1,190,346
Territoires du N.-Ouest.....	1,543

CANADIENS-ANGLAIS

Colombie anglaise.....	96,432
Manitoba.....	141,404
Nouveau-Brunswick.....	259,496
Nouvelle-Ecosse.....	420,215
Ontario.....	2,013,198
Ile du Prince-Edouard.....	97,231
Québec.....	292,189
Territoires du N.-Ouest.....	65,256

* * *

Pêcheries (provinces du Golfe).—Le rapport préliminaire du député ministre des pêcheries vient d'être présenté à la chambre. Un supplément contenant les rapports des différents inspecteurs des pêcheries avec la statistique des pêches suivra sous peu. Ce sera le dernier rapport du département des pêcheries comme tel, puisqu'on vient d'amalgamer les pêcheries et la marine en un seul département comme avant 1884.

DÉPENSES.

Les dépenses totales du département pour l'année fiscale se terminant le 30 juin 1891, se montent à \$374,202 réparties comme suit :

Service général.....	\$ 71,306
Pisciculture.....	39,496
Service de protection des pêcheries..	83,050
Déboursés divers.....	13,382
Primes de pêche.....	169,968
Total.....	\$374,202

Au Nouveau-Brunswick, les déboursés des officiers de pêche ont été de \$16,000, plus le maintien des deux établissements de pisciculture des rivières de Miramichi et St-Jean \$4,572; total pour cette province, environ \$20,570.

RECETTES.

Les recettes provenant des pêcheries ont donné à \$70,000, y compris les honoraires des permis accordés aux vaisseaux de pêche aux Etats-Unis. En 1884 les recettes n'atteignaient pas \$23,000; elles ont donc triplé depuis sept ans. Le Nouveau-Brunswick a donné \$7,193, pour honoraires de licences de pêche, amendes, etc.

PRIMES DE PÊCHE.

Le nombre des primes de pêche reçues par le département pour l'année 1890, a été de 18,071 dont 317 furent rejetées pour manque de conformité aux règlements qui en régissent la distribution. La somme totale de \$158,241 a été distribuée à environ trente-neuf mille personnes faisant la pêche au poisson de mer. Les pêcheurs, au nombre de 33,345, employant 17,168 bateaux, reçurent

\$116,947, et les vaisseaux 739 vaisseaux ou goélettes montées par 5,805 hommes reçurent \$41,320.

De ces montants, la province du Nouveau-Brunswick n'a reçu que \$21,111, dont plus de la moitié par le comté de Gloucester. Le comté de Kent a reçu \$2,312 pour l'année 1890.

Les vaisseaux sont payés sur la base de \$150 par tonne, dont une moitié va au propriétaire, et l'autre à l'équipage. Les propriétaires de bateaux reçoivent \$1 chacun et les pêcheurs \$3.00. Les bateaux ayant moins de 13 pieds de quille n'ont pas droit de participer à la prime. Pour avoir droit à cette prime de pêche, il faut être âgé de 14 ans, avoir pêché pendant trois mois, et avoir pris au moins 2,500 lbs de poisson de mer.

* *

Lors du dernier recensement, en mai 1891, il y avait en Canada 9,127 Chinois, ce qui est une augmentation de 4,744 sur 1881.

* *

Les statistiques fixent à 100,000 le nombre des enfants qui fréquentent les écoles en Turquie. La population de l'empire est de 12 millions d'habitants.

* *

On évalue à 2,250 millions de francs la somme dépensée dans le monde, l'année dernière, pour l'envoi de dépêches télégraphiques.

* *

La première fabrique d'aluminium fut installée à la Glacière (France) en 1856. Elle vendait le kilogramme de métal 1,000 francs la première année, et 300 francs dès l'année suivante. Aujourd'hui, le kilogramme d'aluminium est descendu au-dessous de 10 francs.

Un autre métal dont le prix a considérablement baissé est le magnésium, qui était coté à 450 francs en 1817, et qu'on a maintenant à 50 francs le kilogramme.

* *

Etats-Unis.—On vient de publier le chiffre officiel, d'après le dernier recensement, des membres des diverses dénominations religieuses aux États-Unis. Le

nombre total est de 20,336,464. Comme la population de la république voisine est plus de 60,000,000 d'habitants, il y aurait, dit la *Vérité*, quarante millions en dehors de toute secte quelconque. C'est là la conclusion qui s'impose.

Les catholiques sont au nombre de 6,250,046.

* *

Monument de Colomb à New-York.—Le monument de Christophe Colomb, œuvre de M. Gaetano Russo, dû à l'initiative de la colonie italienne de New-York, arrivera sous peu en Amérique.

Deux bas-reliefs représentant Colomb, l'un au moment où il s'écria: *Terre! terre!* l'autre au moment du débarquement.

Le monument sera érigé sur la plus belle place de New-York et sera inauguré le 12 octobre prochain, quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.

* *

On annonce la découverte, en Asie, d'un document historique écrit sur une tablette de pierre en langue babylonienne, au moins trois mille ans avant l'ère chrétienne; ce document serait, par conséquent, antérieur à Moïse. On attache une grande importance à cette découverte, dont l'auteur, paraît-il, est M. F.-J. Boliss, fils du président du collège américain à Bérouth.

* *

Le Canada produit 12,000,000 de gallons d'huile raffinée de pétrole. Notre importation comprend en huile de naphte de pétrole, de charbon, etc., 5,000,000 de gallons, pour lesquels nous avons payé \$375,000 de droits.

Pourquoi ne pas employer le pétrole du Canada? On éviterait la taxe par ce moyen, et l'on encouragerait une industrie nationale très importante.

Conditions d'Abonnement :

Le prix de l'abonnement est de **UN DOLLAR** par année, payable d'avance, pour le Canada et les États-Unis. Pour la France et les pays de l'union postale, **six francs cinquante centimes**.

Nous ne pouvons fournir que les volumes V, VI, VII et VIII.

Prix de chaque volume broché : **Un Dollar**.
Chaque numéro se vend séparément **10 cents**.

CARON & CIE, Éditeurs,
35, rue St-Jacques, Montréal.